

## L'œuf du phénix. Myrrhe, encens et cannelle dans le mythe du phénix

Françoise Lecocq

Université de Caen – CRAHAM

Les parfums antiques sont une réalité économique et sociale, avec des importations venues d'orient et des usages diversifiés<sup>1</sup>, connotés par le plaisir des sens, l'exotisme et le luxe. Ils appartiennent aussi au monde mythologique avec diverses valeurs symboliques exprimées dans des légendes, dont le point commun est le divin, particulièrement solaire, selon la thèse de Marcel Détiéne dans son ouvrage *Les jardins d'Adonis*<sup>2</sup>. Nous examinerons à notre tour<sup>3</sup> la place et le rôle des aromates dans le mythe du phénix tel qu'il se développe depuis ses occurrences grecques jusqu'à la fin de la latinité, et verrons comment la contamination avec d'autres créatures fantastiques et l'introduction de nouveaux thèmes ont infléchi leur nature et leur fonction. C'est donc un point de vue évolutif qui sera adopté ici, prenant en compte toutes les attestations de la légende et leur contexte, tant littéraire qu'historique, volontairement différent du point de vue structural et globalisant, mais pour nous partiel, de M. Détiéne<sup>4</sup>.

La question est de savoir si les aromates sont un élément intrinsèque du mythe ou bien un développement annexe. Nous avons déjà constaté qu'ils sont très peu représentés dans l'iconographie<sup>5</sup> : plus généralement, la légende du phénix n'a en Grèce qu'une faible représentation textuelle : il nous semble avéré que c'est la littérature latine et la civilisation romaine – dans une antiquité plus tardive, donc – qui lui font prendre son essor, en liaison avec des facteurs bien déterminés. Alors seulement la myrrhe, unique aromate évoqué par Hérodote, destinée à un usage funéraire (pour ainsi dire l'embaumement du corps paternel de l'oiseau transporté vers Héliopolis d'Égypte), est détrônée par la cannelle comme emblématique du phénix, utilisée soit pour la construction du nid – par assimilation avec l'oiseau-cinname,

1. FAURE 1996.

2. DÉTIENNE 1989, chap. I, « Les parfums de l'Arabie », 19-68 (sur le vautour, l'aigle et le phénix, 40-68).

3. Après HUBAUX et LEROY 1939, chap. IV, 67-98, et VAN DEN BROEK 1972, 163-167 et chap. IX, 335-356.

4. M. Détiéne ne parle pas des aromates comme nourriture de l'oiseau et ne tient pas compte de leur quasi-absence dans l'iconographie.

5. LECOCCO 2009.

soit pour l'incinération du bûcher selon la coutume des Romains, tandis qu'il se nourrit parfois d'autres substances odorantes. L'importance des parfums devient telle qu'au maximum de l'énumération littéraire, on recense neuf aromates chez le poète constantinien Lactance, et que, dans le dernier grand poème consacré au phénix, Claudien désigne l'oiseau comme le *rex fragrans* de la gent ailée. Les aromates finissent donc par accompagner le phénix au long de sa vie et de sa mort, avec toutes les fonctions possibles.

Nous examinerons, dans l'ordre de leur apparition littéraire, l'usage funéraire de la myrrhe dans l'embaumement du cadavre du père, puis l'usage alimentaire, enfin l'usage constructif de la cannelle et autres aromates pour le nid de vie, au milieu d'un pays embaumé, ou pour le nid de mort, qu'il s'agisse de décomposition ou de crémation ; enfin, nous verrons comment les parfums de la légende païenne se retrempe aux sources bibliques quand le phénix devient un symbole chrétien.

## L'œuf de myrrhe

Rares sont les occurrences du phénix en général et de ses aromates en particulier dans les textes grecs : Hubaux et Leroy ont depuis longtemps relevé que le mythe est très peu présent dans la littérature archaïque (une mention : Hésiode<sup>6</sup>), classique (deux mentions : Hérodote<sup>7</sup>, le poète comique Antiphane<sup>8</sup>) et hellénistique (une mention, sans que le nom de l'oiseau y figure expressément : Ezéchiel le Tragique<sup>9</sup>), et le thème des parfums quasi inexistant, à l'exception de la myrrhe chez l'historien. Certes ces textes, conservés trois fois sur les quatre sous forme de citations ou de fragments, n'ont jamais pour but d'offrir une notice exhaustive sur le phénix. Ce qui a frappé ces auteurs, c'est, dans l'ordre chronologique, 1. la longévité (Hésiode), 2. l'attache arabo-égyptienne, 3. le caractère unique, 4. l'autoreproduction, 5. la résurrection, 6. le transport du cadavre paternel (Hérodote), 7. la relation avec le sanctuaire d'une « ville du soleil » : Héliopolis (Hérodote, Antiphane), 8. la beauté extraordinaire (Hérodote, Ezéchiel le Tragique) et le caractère royal de l'oiseau (Ezéchiel). La liaison avec la myrrhe d'un phénix thanatopracteur et patrophore n'existe donc que chez l'auteur de *l'Enquête* : bien qu'il prétende traiter d'un animal égyptien, ce lien avec l'aromate n'est pas du tout attesté pour le héron mythique de Râ-Osiris, le *benu*<sup>10</sup>, même si la religion de ce pays embaume traditionnellement de nombreux animaux réels, dont des oiseaux comme les ibis<sup>11</sup>.

Le premier aromate à faire son apparition dans le mythe, mentionné par le seul Hérodote, mais par trois fois<sup>12</sup>, est donc à usage funéraire, servant en quelque sorte à l'embaumement externe du corps paternel<sup>13</sup> par le jeune oiseau et permettant son transport. La légende grecque dit que Myrrha, fille du roi de Chypre Cinyras, avec lequel elle eut une

6. Hésiode in Pline, *HN* 7, 153.

7. Hérodote 2, 73.

8. Antiphane in Athénée, *Banquet des Sophistes* 14, 655 b.

9. *L'Exode*, fragment 17, v. 256-269, C. R. Holladay (éd.), *Fragments from Hellenistic Jewish Authors*, 2, Atlanta, Scholars Press, 1989.

10. Sur les points de contact entre phénix et *benu*, voir LECOQ 2008.

11. R. Siciliano met *bnw*, nom égyptien du phénix, en relation étymologique avec *bnn*, « la myrrhe comme médicament », et *bnb*, « homme qui vient de la terre de la myrrhe » (SICILIANO 1994-1995, 310 et note 7). Sur le culte des ibis, voir SMELIK 1979.

12. Hérodote, 2, 73 : « partant de l'Arabie, il transporterait au sanctuaire d'Hélios le corps de son père enveloppé de myrrhe, et l'ensevelirait dans ce sanctuaire. Et, pour le transporter, il s'y prendrait de manière suivante ; il façonnerait d'abord avec la myrrhe un œuf, de la grosseur de ce qu'il peut porter, et s'essaierait ensuite à voler avec cette charge ; l'épreuve faite, il creuserait l'œuf et y introduirait son père ; puis, avec d'autres myrrhes, il enduirait la partie de l'œuf qu'il aurait creusée et par où il aurait introduit son père, dont l'introduction rétablirait le même poids ; et, enveloppé de la sorte, il le transporterait en Égypte au sanctuaire d'Hélios » (Ph.-E. Legrand (trad.), Paris, CUF, 1937).

13. HUBAUX et LEROY 1939, 68.

relation incestueuse, mit au monde Adonis et fut transformée en arbre à myrrhe ; mais jamais le phénix n'est mis en relation ni explicite ni implicite avec ces personnages, pas même par ceux qui racontent les métamorphoses de l'un et des autres, tel Ovide<sup>14</sup>. La pratique semble donc renvoyer à la composante égyptienne de la légende : l'historien cite le phénix parmi la faune de ce pays et décrit par ailleurs les procédés d'embaumement des cadavres humains, dans lequel intervient cet ingrédient, toujours cité en premier<sup>15</sup>. Mais il ne donne pas de détails sur le lieu ou la méthode de collecte de l'aromate par le phénix : on peut simplement supposer qu'il le trouve dans son milieu naturel, en l'occurrence l'Arabie, qui en est effectivement productrice<sup>16</sup>.

L'œuf de myrrhe hérodoteén se retrouve tout au long de la latinité, de Pomponius Méla<sup>17</sup> à Celse<sup>18</sup>, Lactance et Claudien<sup>19</sup>, en passant par Tacite<sup>20</sup> et Achille Tati<sup>21</sup> : c'est l'axe « historique » de la tradition sur les parfums du phénix, le plus ancien, connoté par l'Égypte.

Une nouvelle tradition se développe en effet, combinée ou non avec la précédente, qui met au premier plan un second aromate : la cannelle, utilisée pour la construction du nid. Hérodote et Aristote<sup>22</sup> évoquaient une autre créature mythique : l'oiseau-cinname (ou oiseau-cannellier) au nid fait de branches de cannelle, mais aux caractéristiques différentes de celles du phénix, que le naturaliste grec ne connaît pas, en tout cas ne nomme jamais. Une assimilation entre les deux se constate dans la littérature latine du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., pour des raisons qui nous échappent, qu'il s'agisse soit d'étoffer le récit très partiel de l'historien (qui ne parlait pas de nid) en combinant ses deux notices, soit de donner une caution aristotélécienne au phénix (ces deux hypothèses peuvent d'ailleurs se cumuler). À la même époque d'ailleurs, le phénix peut prendre encore d'autres formes<sup>23</sup> : chez le sénateur autodidacte Manilius (source explicite de Pline l'Ancien, dont nous aimerions savoir si l'œuvre était en prose

- 
14. Même si chez Ovide, le phénix et Myrrha (*Mét.* 10, 298-502) se partagent l'Arabie et la Sabée. Seul un personnage nommé Phénix est parfois donné pour père à Adonis (Hésiode in Apollodore, *Bibliothèque* 2, 85), mais c'est une référence géographique à la Phénicie dont il est originaire.
  15. En 2, 86, cf. FAURE 1996, 35-40. Sur la qualification funéraire de la myrrhe encore sous l'Empire romain, voir Martial, *Épigrammes* 11, 54 : *olentem funera murrum*, « la myrrhe qui sent les funérailles » (H. J. Izaac (trad.), Paris, CUF, 1933).
  16. Mais il ne fait pas de relation avec le culte solaire des Sabéens attesté par Théophraste (*Recherches sur les plantes* 9, 4, 6 : « la myrrhe et l'encens sont récoltés de partout et rassemblés dans le sanctuaire du Soleil » (S. Amigues (trad.), Paris, CUF, 2006).
  17. *Chorographie* 3, 84 : « devenu grand, il s'en va porter en Égypte les ossements de son ancien corps enrobés de myrrhe (*inclusa murra*) et, les déposant dans une ville appelée la Ville du Soleil, sur les bûchers enflammés d'un autel, les consacre par de mémorables funérailles » (A. Silberman (trad.), Paris, CUF, 1988).
  18. Celse chez Origène (*Contre Celse*, 4, 98) : « l'oiseau d'Arabie, le phénix, qui après de longues années émigre en Égypte, transporte le corps de son père, enfermé dans une boule de myrrhe comme en un cercueil, et le dépose au lieu où se trouve le temple du soleil » (M. Borret (trad.), Paris, Éditions du Cerf (Sources chrétiennes, n° 136), 1968).
  19. Lactance, *Carmen de aue phoenice*, v. 119-120 ; Claudien, *Carmina* 27 : *Phoenix*, v. 75. Voir LECOQ (colloque de 2008 à paraître).
  20. *Annales* 6, 28 : « il se charge de myrrhe qu'il s'essaie à porter pendant un long trajet ; quand il est assez fort pour le fardeau et pour le voyage, il enlève le cadavre de son père et le porte sur l'autel du soleil où il le brûle » (P. Wuilleumier (trad.), Paris, CUF, 1975).
  21. *Le roman de Leucippé et Clitophon*, 3, 25, 4-5 : « lorsqu'il meurt [...], son fils l'apporte sur les bords du Nil, après avoir, comme suit, improvisé sa sépulture : c'est une motte de myrrhe, la plus odoriférante possible, suffisante pour la sépulture d'un oiseau, qu'il creuse de son bec et qu'il ouvre en son milieu, et ce creux devient un sépulcre pour le mort. Après avoir déposé l'oiseau et l'avoir adapté à ce cercueil, il ferme l'ouverture d'un amas de terre ; c'est ainsi qu'il s'envole vers le Nil, transportant cet objet » (J.-Ph. Garnaud (trad.), Paris, CUF, 1991). Achille Tati<sup>21</sup> est le seul auteur à insister sur le parfum de la myrrhe ; son récit sera repris par le pseudo-Eustathe (*Commentarius in Hexaemeron*, PG 18, 729C-732A).
  22. Hérodote, 3, 111 (sans nom) et Aristote, *Histoire des animaux*, 9, 13, 616 a (*κιννάμωμον ὄρνειον*, habitant de grands arbres), mais pas Théophraste qui ne parle que de la récolte plus ou moins fabuleuse de la *casia* dans des ravins infestés de serpents (*Sur les plantes* 9, 5, 2), à la suite d'Hérodote (3, 110).
  23. Ainsi, le poème *L'aile du phénix* de Laevius : d'après les rares vers conservés, le phénix y parle au féminin comme servante de Vénus à la fois étoile du matin et déesse de l'amour (in Charisius, *Ars grammatica* 4, 6, et Macrobe, *Saturnales* 3, 8, 3).

ou en vers : un poète a en effet plus de licence qu'un savant), l'œuf de myrrhe disparaît au profit d'un nid d'aromates pour le transfert du cadavre : « puis il porte le nid entier près de la Panchaïe, dans la ville du Soleil, où il le dépose sur un autel » (NH 10, 4), un nid pour mourir, fait de cannelle et d'encens (*cassia, tus*). La *cas(s)ia* et le *cinnamomum* sont des termes quasi synonymes, qui désignent deux variétés de cannelle, la « fausse » et la « vraie », la cannelle de Chine (*Cinnamomum cassia*) et celle de Ceylan (*Cinnamomum zeylanicum* ou *uerum*)<sup>24</sup>. L'encens, quand il est brûlé – ce qui n'est pas le cas ici, est le parfum spécifique des liturgies de toutes les religions depuis la plus haute antiquité. Pomponius Méla combine cette nouveauté du nid d'aromates avec l'œuf de myrrhe héraodotéen<sup>25</sup>, mais Tacite, s'il parle aussi d'un nid, n'indique pas ses matériaux, tandis qu'il fait brûler le cadavre sur l'autel du Soleil<sup>26</sup>. Lactance dédouble l'usage de la myrrhe, à la fois pour la construction du nid et pour l'œuf mortuaire dans lequel le jeune oiseau enferme les cendres paternelles et qu'il dépose, sans seconde crémation, sur l'autel égyptien<sup>27</sup>. Chez Claudien enfin, l'œuf de myrrhe semble subir une métamorphose en cocon végétal<sup>28</sup>, apparentant le phénix à quelque chenille. Nous retrouverons donc plus loin la myrrhe comme simple matériau de construction du nid du phénix, avec la cannelle et d'autres aromates encore.

En conclusion, nous ne pouvons être d'accord avec les assertions suivantes de M. Détiéne :

- « quand le phénix surgit dans la pensée grecque, il apparaît comme un oiseau du soleil autant que des aromates » (p. 55). L'oiseau n'est cité nommément que trois à quatre fois chez les auteurs grecs ; seul Hérodote parle d'un aromate, et il s'agit de la myrrhe pour une pratique funéraire. Le phénix ne commence à devenir l'oiseau des aromates que quand il est assimilé à l'oiseau-cannellier, certes connu par Hérodote et Aristote, mais sans lien chez eux avec le phénix, pour lequel l'assimilation ne devient effective qu'avec les auteurs latins du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., dans l'œuvre de Manilius = Pline, dont les sources – si sources il y a – ne sont pas connues. Encore cette assimilation n'est-elle pas faite par tous les écrivains postérieurs, qu'ils soient grecs ou latins.
- « L'oiseau du soleil ne peut être qu'un oiseau des aromates : les mythes examinés jusqu'à présent le prouvent ; depuis Hérodote jusqu'à Lactance et Claudien, du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

24. Voir l'important commentaire de S. Amigues à Théophraste, *Sur les plantes*, 9, 5, 1-3 (p. 90-96). Nous utiliserons ici le nom gréco-latin du laurier-casse, *cassia*, pour éviter toute confusion avec la casse purgative, d'une autre branche botanique. Le terme *κάνελλα* ne se rencontre que dans le *Physiologus grec* (HUBAUX et LEROY 1939, 76).

25. *Chorographie* 3, 83 : « il se dresse une couche faite de toutes sortes d'aromates, sur laquelle il va lui-même se placer pour s'y décomposer » (*super exaggeratam uariis odoribus struem sibi ipsa incubat soluiturque*), (A. Silberman (trad.), Paris, CUF, 1988). Suite du texte avec l'œuf de myrrhe à la note 17.

26. *Annales* 6, 28, 7 : « lorsqu'est révolu le nombre de ses années et que sa mort est prochaine, il bâtit son nid sur sa terre natale, et y répand le principe génital qui doit donner la vie à son successeur ; le premier soin de l'oiseau devenu adulte, c'est de donner la sépulture à son père ; et il ne le fait pas au hasard, mais il se charge de myrrhe qu'il s'essaie à porter pendant un long trajet ; quand il est assez fort pour le fardeau et pour le voyage, il enlève le cadavre de son père et le porte sur l'autel du soleil où il le brûle » (P. WUILLEUMIER (trad.), Paris, CUF, 1975).

27. Le phénix s'envole « non sans avoir formé, des restes paternels, / Des os et de la cendre et des autres reliques, / Un globe que d'un bec filial il enrobe / Dans un onguent de myrrhe et de baume et d'encens / Dans sa serre il l'emporte en Héliopolis. / Il l'offre sur l'autel du sanctuaire auguste » (... *Vngvine balsameo myrrhaque et ture soluto / Condit et in formam conglobat ore pio...*), v. 117-122, HUBAUX et LEROY (trad.) 1939, XIX.

28. *Carmina* 27, v. 72-75 : « aussitôt, vers le Nil, en la terre du Phare, il s'en va consacrer les restes de son père. Preste, il poursuit son vol vers un monde étranger, portant le mort enclos au sein des aromates (*Portans gramineo clausum uelamine funus*) » (HUBAUX et LEROY (trad.) 1939, XXVI). Une traduction plus littérale de *gramineo uelamine* serait « un voile d'herbes », ou encore « une enveloppe de verdure » (V. Crépin (trad.), Paris, Garnier, 1933). « Herbe » est en principe impropre pour désigner la myrrhe, mais nous n'y voyons pas d'entorse à la tradition, contrairement à R. VAN DEN BROEK (1972, 225) : c'est la conséquence de la transformation du phénix arabe en oiseau indien, qui se trouve nanti d'un cocon de ver à soie (*uermis indicus*), voir LECOCC (colloque de 2006 à paraître) et 2009.

jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., le phénix dispose de la myrrhe et de l'encens, il s'en sert pour construire son nid, il va même jusqu'à le véhiculer, avant de se consumer sur le bûcher qu'il a adressé en amoncelant les substances parfumées de toutes espèces » (p. 59) : il n'y a pas traces d'encens chez Hérodote, ni de nid ; sur la longue durée, la cannelle est un ingrédient mieux représenté que la myrrhe et l'encens ; Lactance a des références littéraires et bibliques autant, sinon plus que mythologiques, pour les parfums qu'il cite, comme nous le verrons.

## La nourriture parfumée

Malgré sa taille et ses serres de rapace (selon Hérodote), le phénix n'est pas carnivore, contrairement à l'oiseau-cannellier qui dévore des quartiers de bœuf, mais végétarien. Cette particularité comporte certainement une valeur symbolique : c'est une créature sans besoins, détachée de la matière impure, ou qui n'use que d'aliments divins.

Manilius est le premier à évoquer ce point, dans une formulation négative ambiguë : *neminem extitisse qui uiderit uescentem* (Pline, *NH*, 10, 4) – n'ironisons pas sur le fait que personne ne pouvait le voir : « faut-il supposer que l'érudit [...] avait, en cet endroit de sa notice, rapporté que le phénix se cachait pour absorber une nourriture merveilleuse composée d'essences aromatiques et que Pline n'a pas laissé subsister cette partie de la notice<sup>29</sup> ? » Ou bien s'agit-il de vent ou rosée, comme nous le verrons chez Claudien, ou comme pour d'autres êtres légendaires, tel le *rhyntaces* perse<sup>30</sup>, ou même réels : le caméléon d'Ovide<sup>31</sup> ?

Le poète augustéen est le deuxième à parler de l'alimentation du phénix, en ses deux occurrences du mythe :

- dans l'éloge funèbre du perroquet des *Amours* : le phénix « pâture » aux enfers, on ne sait de quoi, en compagnie d'oiseaux non mythologiques : cygnes, paons, colombes<sup>32</sup> (le perroquet, lui, se rassasiait de noix, de graines de pavot et d'eau) ;
- au dernier livre des *Métamorphoses* : « il ne vit ni de grains ni d'herbes, mais des larmes de l'encens et du suc de l'amome<sup>33</sup>. » Il s'agit d'aromates, sous forme non solide, mais liquide. Garantissent-ils, comme l'écrit R. Van den Broek<sup>34</sup>, son immortalité ? Les dieux se nourrissent de la seule odeur des parfums. Sur le plan stylistique, deux groupes binaires assonants au nombre de syllabes identiques, l'un négatif, l'autre affirmatif ; on devine une opposition entre aliments naturels et profanes : grains et herbes, et aliments sacrés, destinés à un « bec pur de toute souillure »<sup>35</sup>. L'encens est l'aromate sacré par excellence, qui a l'aspect de gouttes résineuses ; quant à l'amome, une variété de cardamome, originaire de l'Inde<sup>36</sup>, Virgile le fait pousser spontanément sur les ronces dans son tableau de l'âge d'or<sup>37</sup> ; d'un point de vue sonore, il évoque son composé

29. HUBAUX et LEROY 1939, 79.

30. Plutarque, *Artaxerxès* 19, 4, d'après Ctésias : « il existe en Perse un petit oiseau que l'on n'a point à vider et dont l'intérieur est tout rempli de graisse, ce qui fait croire que cet animal ne se nourrit que de vent et de rosée ; on l'appelle rhyntacès » (R. Flacelière et E. Chambry (trad.), Paris, CUF, 1979).

31. Ovide, *Mét.* 15, 411-412 juste après le passage sur le phénix (v. 411 : ... *quod uentis animal nutritur et aura*).

32. 2, 6, 53-54 : *Illis innocui late pascuntur olores / Et uiuax Phoenix, unica semper auis*, « là, dans ces vastes domaines, habitent les cygnes innocents et l'immortel phénix, toujours seul de son espèce » (H. Bornecque (trad.), Paris, CUF, 1989) ; *pascor* nous semble avoir ici un sens plus concret.

33. *Mét.* 15, 393-4 : *non fruge neque herbis, / Sed turis lacrimis et suco uiuit amomi* (G. Lafaye (trad.), Paris, CUF, 1962).

34. VAN DEN BROEK 1972, 335.

35. Vers 397 : *puro... ore* (G. Lafaye (trad.), Paris, CUF, 1962).

36. Théophraste : « le cardamome et l'amome viennent, selon les uns de Médie, selon les autres de l'Inde » (*Sur les plantes*, 9, 7, 2, S. Amigues (trad.), Paris, CUF, 2006).

37. *Bucoliques*, 3, 89 et 4, 25. Ovide les associe à la Panchaïe au sujet de Myrrha (*Mét.* 10, 307-310), comme Lactance au v. 62.

linguistique, le cinnamome (dont le nom poétique est le cinname)<sup>38</sup>, c'est-à-dire la cannelle, d'une autre famille botanique. L'oiseau boit donc purs ces aromates qui épiçaient les vins des festins romains, comme aussi la myrrhe et le safran<sup>39</sup> ; c'est que la plupart de ces plantes sont à la fois cosmétiques et comestibles : l'invention ovidienne de la nourriture parfumée provient sans doute de cet usage familial<sup>40</sup>. Mais l'amome a également des usages funéraires : Ovide demande à son épouse de mêler, après sa mort, des feuilles et de la poudre d'amome à ses cendres<sup>41</sup>.

L'autre nouveauté introduite par le poète est de célébrer la pureté de l'oiseau, due à cette alimentation végétale faite de substances nobles et précieuses : elle semble à lier au contexte de la page : le discours de Pythagore, philosophe de doctrine végétarienne. Exploitant la lacune ou l'ambiguïté de Manilius – « personne ne l'a vu manger », Ovide nous paraît imaginer une alimentation en conformité avec les théories du locuteur : le phénix qui ressuscite est également un exemple de réincarnation. Il est possible aussi qu'il exploite un jeu de mot avec un autre « phénix pur », le palmier-dattier : l'expression φοῖνιξ καθαρός appartient en effet au vocabulaire commercial attesté dans les papyrus pour désigner ses fruits débarrassés de toute impureté, par opposition au régime de dattes vendu sur sa branche qualifié de « sale » (ῥυπαρός)<sup>42</sup> ; ce serait une affinité supplémentaire entre l'arbre et l'oiseau ; en tout cas Ovide joue sur l'homonymie grecque entre les deux puisqu'il attribue comme séjour au phénix soit une yeuse (c'était déjà l'arbre des Champs Élysées dans les *Amours*), soit un palmier<sup>43</sup> (*palma* en latin) : il est le premier à indiquer dans quel arbre il a son nid<sup>44</sup> – le cannellier, lui, nichait dans des parois rocheuses<sup>45</sup>. On pourrait aller jusqu'à dire que le phénix d'Ovide embaume ses entrailles vivantes<sup>46</sup> et que c'est là une variation sur le thème de la momification égyptienne, comme déjà peut-être l'œuf de myrrhe chez Hérodote, par un même mécanisme d'inversion des pratiques habituelles.

Outre l'alimentation, un second usage des aromates apparaît aussi chez Ovide, à la suite de Manilius, comme nous le verrons : la construction du nid ; c'est à cette occasion qu'est mentionné le cinnamome de l'oiseau-cannellier ; alors même que le poète fait du phénix un collecteur de cannelle pour son nid, il lui attribue une nourriture opposée à l'alimentation carnée de ce dernier. Cependant, s'il doit lui donner un seul qualificatif, il est en relation non avec les aromates, mais avec son immortalité : *uiuax*<sup>47</sup>.

38. « Cinname », pour cinnamome, n'est attesté en français que comme translittération du latin ou en contexte poétique : nous ne l'utiliserons donc que dans les traductions et dans le nom de l'oiseau-cannellier.

39. Cf. Pline, *NH* 14, 107 : recette de vin aromatique avec roseau, jonc, costus, nard syriaque, amome, cassia, cinnamome, safran, palmier, asarum (voir la note 4 131 de l'édition de J. André, Paris, CUF, 1958).

40. ANDRÉ 1981 sur l'utilisation des épices.

41. *Tristes* 3, 3, 69.

42. MAYERSON 2001, 105-107.

43. *Mét.* 15, 396-397 : *Illicis in ramis tremulaeae cacumine palmae / Vnguibus et puro nidum sibi construit ore*, « posé sur les rameaux d'une yeuse ou la cime oscillante d'un palmier, il construit un nid... » (notre traduction ; celle de G. Lafaye, Paris, CUF, 1962 correspond à l'autre traduction manuscrite : *ilicet*, « aussitôt », à la place de *ilicis*).

44. Par la suite, Pline rapportera qu'il existait de son temps en Égypte un palmier synchrone de l'oiseau, qui mourait et renaissait en même temps que lui (*HN* 13, 42) : sans doute un présage de l'avènement de Vespasien inventé par les contemporains. Lactance exploitera à son tour l'idée : *tum legit aërio sublimem uertice palmam, / quae Graium phoenix ex aue nomen habet* (« lors il élit, dressant sa cime, un haut palmier / à qui l'oiseau donna son nom grec de *phoenix* », v. 69-70, HUBAUX et LEROY (trad.) 1939, XVII).

45. Seul Denys parle de rocher, sans aromates (*De aucupio* 1, 33 ; cf. EDSMAN 1949, 192-193), mais sa notice est contaminée par des traits de l'aigle et du cinnamolgue ; elle est reprise par le *Physiologus* de Vienne, avec aromates (HUBAUX et LEROY 1939, texte et traduction XXXIV-XXXVI).

46. Chez Jean de Gaza, nourriture et parfums funéraires de l'oiseau seront d'ailleurs mis en relation puisque le phénix mange beaucoup de plantes aromatiques pour se préparer à la mort (VAN DEN BROEK 1972, 336 et note 1).

47. *Amores* 2, 6, 54.

Pline l'Ancien ne fait que citer Manilius, et le thème de la nourriture n'est plus abordé avant Lactance : le poète constantinien offre au phénix non des aromates, ni aucun aliment terrestre, mais le nectar et l'ambrosie, apanages des divinités homériques<sup>48</sup>, dont on ne sait s'ils sont solides, liquides ou volatiles : « Jeune, nul n'est commis au soin de le nourrir. / Il goûte du nectar l'ondée ambrosiaque / Que fait tomber vers lui le ciel peuplé d'étoiles. / Tels sont, dans les parfums, les seuls mets que l'oiseau / Absorbe en attendant son entière croissance<sup>49</sup>. » Lactance est sensible au fait que, toujours seul de son espèce, l'oisillon n'a pas de parents pour lui donner la becquée ; il s'alimente d'une liqueur versée du ciel, nectar confondu avec l'ambrosie, rosée dont la senteur le nourrit autant que la substance, tels les dieux olympiens ou encore les légendaires Astomes indiens<sup>50</sup>.

Un siècle plus tard, le poète Claudien continue de broder sur le thème de la nourriture pure : « il ne connaît pas la faim qu'on calme avec des aliments, ni la soif qu'on étanche avec l'eau des sources ; ce sont les purs rayons du soleil qui le nourrissent, c'est Thétyss qui sur l'aile des vents lui fournit sa pâture, et dont il recueille les effluves bienveillants »<sup>51</sup>. C'est là la nourriture du *rhyntaces* des Perses<sup>52</sup>.

En corollaire de l'alimentation, se pose à certains auteurs un problème prosaïque : si l'oiseau mange, il digère et doit produire des excréments, mais des excréments nobles, en l'occurrence... de la cannelle<sup>53</sup>. À noter enfin que le phénix peut aussi – en théorie – être mangé : ainsi l'excentrique empereur Héliogabale, dont l'origine syrienne, la fonction impériale et l'adoration du soleil assurent déjà des points de contact avec l'oiseau mythique, voulait-il se faire servir du phénix, entre autres volatiles exotiques, sans doute pour s'approprier son pouvoir de renaissance et donc son immortalité<sup>54</sup>.

## Le nid et le bûcher d'aromates

### Le nid de cannelle

Chez Ovide, à la suite de Manilius, le cinnamome apparaît pour la construction du nid, parmi d'autres plantes aromatiques, avec la *cassia*, le nard et la myrrhe, qui ne sert pas ici à fabriquer d'œuf funéraire puisque c'est le nid tout entier qui est transporté à Héliopolis : « Là il amasse de la cannelle, des épis de nard odorant, des morceaux de cinname, de la

48. Chez Homère, « le mot [...] recouvre une conception très ancienne du parfum nourriture d'êtres préservés de la condition mortelle [...] Ces substances divines [...] nettoient et parfument le corps de Pénélope ou d'Héra, ou protègent de la corruption le corps de Patrocle. Ces images poétiques rejoignent, du reste, des conceptions philosophiques, pythagoriciennes et stoïciennes, qui imaginent les âmes nourries, comme les étoiles, de la vapeur qui s'élève de la terre » (HUBAUX et LEROY 1939, 77). Voir THOMAS 1998 et BALLABRIGA 1997.

49. *Non illi cibus est nostro concessus in orbe / Nec cuiquam implumem pascere cura subest. / Ambrosio libat coelesti nectare rores / Stellifero teneri qui cecidere polo. / Hos legit his mediis alitur in odoribus ales / Donec maturam proferat effigiem* (v. 109-113, HUBAUX et LEROY (trad.) 1939, XIX).

50. Pline *HN* 7, 25 : les Astomes sont, comme leur nom l'indique, privés de bouches ; voir LECOCC (colloque 2006 à paraître).

51. *... Purior illum / Solis feruor alit uentosaque pabula libat / Tethyos, innocui carpens alimenta uaporis* (*Carmina minora* 27, 14-16, V. Crépin (trad.), Paris, Garnier, 1933).

52. LECOCC (colloque de 2008 à paraître).

53. Dans l'Apocalypse grecque du Pseudo-Baruch, 6, le cinnamome est issu du ver excrémental du phénix (HUBAUX et LEROY 1939, 81, texte et traduction XXVII-XXXI) : il y a donc palingénésie, non seulement de l'oiseau, mais aussi de l'aromate.

54. *Histoire Auguste* 23, 6 : « On raconte qu'il promet à des convives de leur donner un phénix, ou à défaut mille livres d'or pour les congédier de façon vraiment impériale » (A. Chastagnol (trad.), Paris, Robert Laffont (Bouquins), 1994, p. 527). On disait à propos de l'héliodrome, oiseau légendaire indien qui présente des similitudes avec le phénix, que, « mangé, il procure la santé et l'homme qui le portera ne sera pas malade pendant tous les jours de sa vie et il s'enrichira considérablement » (3<sup>e</sup> *Cyranide*, e H, cité par TARDIEU 1974, 251 et note 221). L'idée d'apprêter un phénix a excité l'imagination contemporaine de A. S. Weiss : *Comment cuisiner un phénix ? Essai sur l'imaginaire gastronomique*, Paris, Mercure de France (Le petit Mercure), 2004.

myrrhe aux fauves reflets ; il se couche au-dessus et termine sa vie au milieu des parfums. Alors du corps paternel renaît, dit-on, un petit phénix destiné à vivre le même nombre d'années. Quand l'âge lui a donné assez de forces pour soutenir un fardeau, il décharge du poids de son nid les rameaux du grand arbre et il emporte pieusement son berceau, qui est aussi le tombeau de son père<sup>55</sup>. » La liste des matériaux est variable et pas toujours explicite chez les auteurs suivants<sup>56</sup>, jusqu'à l'énumération de neuf aromates par Lactance.

Pourquoi cette importance que prennent peu à peu des aromates autres que la myrrhe hérodotéenne ? Les points de contact nous semblent être le soleil et la géographie : parce que le phénix est un animal solaire et parce qu'il est dit originaire de l'Arabie, puis de l'Inde, il s'approprie une des caractéristiques à la fois réelles et imaginaires de ces contrées productrices de parfums<sup>57</sup>. Notons cependant que d'une part le phénix des I<sup>er</sup> siècle av. et I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. est, malgré sa nature solaire, sèche et d'En Haut (dirait M. Détienne), un être soumis à la décomposition, dont les aromates ont sans doute une vocation fonctionnelle à masquer l'odeur<sup>58</sup>, et que d'autre part ces aromates du nid ne sont pas encore destinés à être brûlés. Bien des textes attestent du couple devenu au siècle de Pline l'Ancien un lieu commun quasi formulaire : Arabie (ou Inde) / aromates, et particulièrement le cinnamome. Les équations sont les suivantes : phénix = Arabie, Arabie = cinnamome, cinnamome = oiseau-cannellier (originaire de l'Inde – désignée par une périphrase – pour Pline<sup>59</sup>), donc phénix = oiseau-cannellier, en remplacement de l'équation hérodotéenne originelle : phénix = Arabie → Égypte = myrrhe. Mais si le phénix habite un pays d'aromates qui embaume au loin dès Hérodote, le nid odorant dans lequel il séjourne ou meurt parfois n'appartient pas à la version la plus ancienne du mythe : pas de nid chez l'historien, même si, comme Aristote, il connaît celui de l'oiseau-cinname, ou « cinnamolgue » comme l'appellera Pline l'Ancien : chez ce dernier, la contamination entre les deux créatures est accomplie<sup>60</sup>, nous l'avons vu, et dans sa notice principale sur le phénix au livre 10 (tirée de Manilius), et encore plus explicitement au livre 12, consacré aux aromates, avec pour source

55. *Mét.* 15, 398-405: *Quo simul ac casias et nardi lenis aristas / Quassaque cum fulva substrait cinnama murra. / Se super imponit finitque in odoribus aeuum. / Inde ferunt, totidem qui uiuere debeat annos, / Corpore de patrio paruuum phoenica renasci. / Cum dedit huic aetas uires onerique ferendo est, / Ponderibus nidi ramos leuat arboris altae / Fertque pius cunasque suas patriumque sepulcrum* (G. Lafaye (trad.), Paris, CUF, 1962). On notera le rythme binaire et les assonances en -a : « avec un art savant Ovide a réparti ces quatre végétaux en deux couples dont chacun fait l'objet d'un vers » (HUBAUX et LEROY 1939, 76-77).

56. VAN DEN BROEK 1972, 163-166.

57. Théophraste (*Sur les plantes* 9, 7, 3) : « la cannelle [cassia], la cinnamome, le cardamome, le nard, l'origan du Sipyle, le baume, l'alhagi, le styrax, l'iris, la narté, le costus, la panacée, le safran, la myrrhe, le souchet, le jonc < et > le roseau < odorant >, la marjolaine, le mélilot, l'anis... les plus exceptionnellement parfumés proviennent tous de l'Asie et des pays chauds » (S. Amigues (trad.), Paris, CUF, 2006). Les deux pays partagent également la qualification de *felix*, voir LALLEMAND 1988.

58. De même, il n'y a rien de mythique à ce que la putréfaction engendre de la vermine, c'est du réalisme ; le miracle est que le ver se change en une autre espèce – mais c'est aussi attesté, entre autres, pour des serpents, Ovide en donne l'exemple juste avant celui du phénix (*Mét.* 15, 389-90). Ce ver ne naît d'abord pas de la cendre, contrairement à ce que dit M. Détienne (1989, 64-65) : il n'y a pas de bûcher, ni donc de cendres de phénix avant les auteurs latins du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., et les cendres ne produisent pas toujours explicitement un vermisseau.

59. *NH* 12, 85: *Cinnamomum et casias fabulose narravit antiquitas princepsque Herodotus auium nidis et priuatim phoenicis, in quo situ Liber pater educatus esset, ex inuiis rupibus arboribusque decuti carnis quam ipsae inferrent pondere aut plumbatis sagittis*, « le cinnamome et la casia (cannelle) ont donné lieu dans l'antiquité, et chez Hérodote tout le premier, à la légende que voici : le cinnamome se trouverait dans des nids d'oiseaux, et surtout dans celui du phénix, situés aux lieux où le dieu Liber a été élevé, au sommet de rochers et d'arbres inaccessibles, d'où on le ferait tomber, soit par le poids de viandes que les oiseaux y apporteraient eux-mêmes, soit avec des flèches plombées ; quant à la casia, elle pousserait au bord de marais... » (A. Ernout (trad.), Paris, CUF, 1949). Pline fait une mélecture et une déformation d'Hérodote (3, 111) qui ne parle ni de phénix ni d'arbres, mais de l'origine phénicienne du mot « cinnamome ».

60. HUBAUX et LEROY 1939, 71-76. Contrairement à eux, nous ne pensons pas que les deux oiseaux ne sont qu'un. Nous suivons sur ce point l'avis de R. VAN DEN BROEK (1972, 166-168).



le passage d'Hérodote sur le cannellier<sup>61</sup>. Manilius parlait d'encens et de *cassia* pour le nid<sup>62</sup>, et non de cinname, dont la première mention se rencontre chez Ovide (*Mét.*), non exclusive d'autres aromates. Le compilateur de Pline, Solin, juxtapose trois notices à la suite : une sur l'Arabie productrice de parfums, une sur le phénix et une sur l'oiseau-cinname<sup>63</sup>, faisant apparaître la relation entre elles implicitement, mais plus nettement que les différents livres du naturaliste ; le cannellier s'y fait un nid, mais le phénix se construit un bûcher : il ne reprend pas à son compte l'assimilation de Pline entre les deux oiseaux, parce qu'entre-temps le thème de la crémation du phénix a pris un grand développement. Elien, lui aussi, distingue complètement l'oiseau-cinname, dans ses deux occurrences, du phénix, pour lequel il ne cite aucun aromate<sup>64</sup>.

C'est donc par l'identification de Pline avec le cinnamolgue<sup>65</sup> que s'explique la prédominance de la cannelle dans la liste des parfums. Mais cette relation n'est pas pour autant exclusive et ne le deviendra qu'à la toute fin de la latinité, chez Claudien et Sidoine Apollinaire. Contrairement au cannellier, le phénix est l'oiseau non d'un aromate, mais des aromates, variables en nature et en quantité, et qui tantôt comportent deux fois de la cannelle, tantôt n'en comportent pas explicitement ; chez Ovide, quatre composants pour le nid : *cassia*, nard, cinnamome, myrrhe<sup>66</sup> ; chez Pomponius Méla, « toutes sortes d'aromates »<sup>67</sup>, et chez Martial, « tout ce que l'oiseau unique conserve en son nid »<sup>68</sup>.

En ce I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., une fresque de Pompéi offre la première représentation du phénix, sur un mur extérieur de la « taverne » d'Euxinus<sup>69</sup> : un oiseau rouge et or aux allures colombines posé dans un environnement de plantes fleuries qui ne semblent pas être des aromates, mais des espèces natives (laurier-rose) : s'agirait-il de l'enseigne publicitaire d'une parfumerie ?

Personne n'a encore proposé de voir de la cannelle plutôt que le laurier de la victoire dans la branche que tient entre ses pattes le phénix de la monnaie d'Hadrien en l'honneur du

61. Pline, *NH* 10, 97 : *in Arabia cinnamolgus avis appellatur cinnami surculis nidificans ; plumbatis eos sagittis decutiunt indigenae mercis gratia*, « en Arabie il y a un oiseau appelé cinnamolgue ; il fait son nid avec des rameaux de cannellier ; les indigènes abattent ces nids avec des flèches plombées pour les vendre » (E. de Saint-Denis (trad.), Paris, CUF, 1961). À la fusion des deux oiseaux légendaires s'ajoute une confusion sur le nom *cinnamolgus* : le même Pline, après Agatharchide, signale en Éthiopie une tribu fabuleuse de *Kynamolgoi*, à têtes de chien (*Cynamolgi caninis capitibus*, *NH* 6, 195), tandis que Ctésias citait en Inde un peuple de « têtes de chiens » (Cynocéphales), peut-être des singes : la zoologie moderne connaît un macaque *cynomolgus* dans les Philippines et en Indonésie : le *cinnamolgus* de Pline n'a en fait rien à voir étymologiquement avec la cannelle, mais avec le chien (KARTTUNEN 1984). La notice sur l'oiseau-cinname sera reprise non par Solin, mais par Isidore de Séville (*Étymologies*, 12, 7, 23).
62. Pline, *HN* 10, 4 : *senescentem casiae turisque surculis construere nidum, replere odoribus et superemori*, « quand il devient vieux, il construit un nid avec des branches de cannellier et d'encens, le remplit d'aromates sur lesquels il meurt » (E. de Saint-Denis (trad.), Paris, CUF, 1961).
63. Chap. 34, sur les curiosités de l'Arabie, « [...] de l'encens, de la myrrhe, du phénix, des oiseaux dits cinnamolgues [...] : le phénix [...] se construit un bûcher avec du cinname qu'il recueille près de la Panchaïe, et il établit ce bûcher sur les autels dans la ville du Soleil [...] Il y a aussi en Arabie un oiseau nommé cinnamolgue qui, dans les bois les plus élevés, construit son nid avec de petites branches de cinname ; comme on ne peut les atteindre à cause de la hauteur et de la fragilité des branches, les habitants du pays abattent le nid de ces oiseaux avec des flèches garnies de plomb, et vendent à un prix très élevé ceux qu'ils peuvent faire tomber, parce que le cinname d'Arabie est plus estimé que les autres » (A. Agnant (trad.), Paris, Panckoucke, 1847). De fait, le peuple sémitique des Atramites donnait comme messager à son dieu Nebo un oiseau Hôl qui collectait et transportait les aromates (HUBAUX et LEROY 1939, 79 et note 4).
64. *Sur la personnalité des animaux*, κιννάμωμος ὄρνις : 2, 34 et 17, 21 ; phénix : 6, 58 (A. Zucker (éd.), Paris, Les Belles Lettres (La roue à livres), 2001).
65. Nous sommes d'accord avec R. Van den Broek pour dire que Pline identifie probablement de lui-même l'oiseau cinnamolgue et le phénix : ce n'est pas une tradition ancienne (167-168).
66. *Mét.* 15, 399.
67. *Chorographie* 3, 83, cf. note 25.
68. *Épigrammes* 10, 17, 6 : *Quidquid et in nidis unica seruat avis* (notre traduction).
69. JASHEMSKI 1967.

défunt Trajan<sup>70</sup>. Si c'est éventuellement possible iconographiquement – la *cassia* appartient à la famille des lauracées, c'est obscur symboliquement : élément d'identification de l'oiseau en référence à la notice plinienne ? Mais l'apparence de la cannelle fraîche était-elle si familière aux Romains ? Et quel rapport avec Hadrien successeur de Trajan divinisé ?

### Fonctions du nid

La fonction de ce nid parfumé est diverse selon les auteurs : d'abord lieu de mort (par décomposition) construit à la fin du cycle du phénix, il devient parfois aussi un nid de vie où il séjourne (avec l'opposition si rhétorique nid-tombeau / nid-berceau), tandis que le trépas s'accomplit dans une crémation qui n'est pas toujours celle du nid, mais d'un bûcher apparemment élevé à même le sol. Autres variantes : le transport du nid funéraire à travers les airs jusqu'au temple d'Héliopolis, ou encore la construction de ce nid funéraire directement sur l'autel.

### Le nid tombeau

C'est la première destination du nid d'aromates dans les textes au plan chronologique, attestée chez Manilius = Pline<sup>71</sup>. Ce n'est pas un lieu de vie – on ne sait où il niche dans les 540 (ou 500) années de son cycle, mais un nid pour mourir ; les deux aromates expressément cités sont *cassia* et *tus* (donc un avatar du nid du cannellier), apparemment à distinguer des *odores* qui le remplissent (en tant que contenu, et non plus contenant), non précisés. Le terme générique *odor* insiste évidemment sur l'aspect olfactif et non sur l'aspect tactile et visuel, mais il ne peut s'agir que de branchages, feuillages, écorces, épis, gouttes de résine, racines...

Le principe du nid est le même chez Ovide, avec deux précisions de nature différente : l'espèce de l'arbre où il est édifié, et des aromates supplémentaires pour la construction. Chêne vert et palmier ne sont pas des variétés particulièrement odorantes – bien que l'on tirât un parfum du palmier-phénix<sup>72</sup> ; l'important est ici un feuillage persistant renvoyant à la régénération perpétuelle du phénix – c'est un autre symbolisme qui est en jeu. Sur les quatre sortes d'aromates, deux sont des variétés de cannelle : *cassia* et cinnamome, le troisième est la myrrhe hérodotéenne (mais avec un autre usage) ; le quatrième est nouveau : le nard. *Odores* peut ici renvoyer à cette liste et il n'est point besoin d'imaginer d'autres variétés, sans pouvoir les exclure. Leur rôle n'est-il pas, très prosaïquement, de masquer l'odeur de la putréfaction dans cette version de la légende où le phénix renaît de la décomposition de son ancien corps ? Même si le poète ne le dit pas ici, le contexte général et les autres exemples animaliers évoquent la décomposition, qui est plus explicite chez Manilius

70. Il ne s'agit en tout cas pas d'une palme. Les seuls documents figurés qui représentent visiblement des aromates : les brindilles du nid et une branche dans les serres du phénix, sont les deux mosaïques de la villa Casale à Piazza Armerina : celle de la Grande chasse et celle d'Orphée (IV<sup>e</sup> siècle, VAN DEN BROEK 1972, pl. XVIII, 1-2 et XIX), cf. LECOCQ 2009.

71. HN 10, 4: *senescentem casiae turisque surculis construere nidum, replere odoribus et superemori. Ex ossibus inde et medullis eius nasci primu ceu uermiculum, inde fieri pullum, principioque iusta funera priori reddere et totum deferre nidum prope Panchaiam in Solis urbem et in ara ibi deponere*, « quand il devient vieux, il construit un nid avec des branches de cannellier et d'encens, le remplit d'aromates sur lesquels il meurt. Puis de ses os et de ses moelles naît d'abord une espèce de vermisseau qui devient ensuite oiselet ; il commence par rendre à son prédécesseur les devoirs funèbres, puis il porte le nid entier près de la Panchaïe, dans la ville du Soleil, où il le dépose sur un autel » (E. de Saint-Denis (trad.), Paris, CUF, 1961).

72. Il s'agissait d'une préparation à base des feuilles de l'arbre (Théophraste, *Des odeurs* 28). Aujourd'hui, il existe un parfum masculin « Phénix », créé en 2000, dans un flacon de cristal Lalique : le bouchon, tel un bouchon de radiateur automobile, nous dit-on, est façonné en tête d'homme, cheveux au vent – des cheveux qui sont en fait des plumes (LECOCQ 2001b, 34). Mais les valeurs du phénix vantées par l'argument publicitaire sont étonnamment « la droiture, la vitesse et l'endurance »...

= Pline ; il en va de même chez Pomponius Méla, à ceci près que l'oiseau ne construit plus expressément un « nid », mais un empilement (*exxagerata strues*), sans doute au sol, qui commence à faire penser à un bûcher – même s'il n'y est pas mis le feu ; le géographe ne se préoccupe pas de la nature des aromates, signalant seulement leur diversité, donc leur multiplicité (*uarii odores*) et, revenant à la tradition hérodotéenne, il utilise l'œuf de myrrhe pour le transport du corps paternel (à la place du nid de Manilius = Pline et d'Ovide), œuf déposé sur les flammes de l'autel égyptien.

### Le nid bûcher

#### *Le bûcher romain du phénix (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.)*

Outre le fait que la myrrhe ou l'encens, qui libèrent leurs senteurs en brûlant (donc des combustibles), sont des aromates liturgiques, ils sont employés au moins depuis le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. dans les bûchers funéraires dont la coutume se répand à Rome. Au-delà de son aspect utilitaire : masquer les odeurs des chairs décomposées et calcinées<sup>73</sup>, le parfum symbolise traditionnellement le triomphe sur la mort. Le cinnamome est le principal ingrédient des bûchers de luxe, réservé aux grands personnages et à la famille impériale, comme attesté pour Sylla et Poppée<sup>74</sup>. Martial et Stace fournissent une liste de ces aromates funéraires<sup>75</sup>. Il y a bien sûr aussi un arrière-plan philosophique, stoïcien, à ce thème du feu régénérateur<sup>76</sup>. Pomponius Méla a évoqué l'œuf funéraire déposé, donc sans doute incinéré, sur la flamme de l'autel égyptien : si crémation il y a, ce n'est pas celle du monceau d'aromates construit pour y mourir ; Pline n'évoque jamais de nid incinéré ou de bûcher de cannelle<sup>77</sup>, mais il dit que la cendre de phénix n'est pas un remède sérieux, dans une autre notice que la description du phénix, avec laquelle ce détail ne s'accorde pas et semble révéler une source évoquant une crémation de l'oiseau<sup>78</sup>. Martial est le premier à mentionner explicitement l'incinération du nid du phénix, sans qu'on sache s'il s'agit des restes du vieux phénix ou si le jeune phénix renaît des flammes<sup>79</sup> ; il ne cite pas non plus de parfums – sauf s'ils se cachent dans le qualificatif « assyrien » du nid, comme on pourrait le déduire de l'emploi par son contemporain Stace de cet adjectif, à deux reprises, au sujet des aromates d'un bûcher d'oiseau, justement : dans l'éloge funèbre du perroquet d'Atédius Melior – *topos* de la littérature mondaine auquel le phénix était déjà associé dans les *Amours* d'Ovide ; Stace, convoquant aux funérailles tous les oiseaux célèbres, parle le premier du

73. Aspect utilitaire évident qui ne sera expressément formulé que tardivement, par Ambroise, *Hexaemeron* 5, 23, 79 : *Quis igitur huic adnuntiat diem mortis, ut faciat sibi thecam et impleat eam bonis odoribus atque ingrediatur in eam et moriatur illic, ubi odoribus gratis faetor funeris possit aboleri ?* « [...] Qui donc lui annonce le jour de sa mort pour qu'il se fasse un coffre et le remplisse de bonnes odeurs, y entre et meurt là où la puanteur de la mort peut être abolie par des odeurs agréables ? » (notre traduction).

74. Sylla : Plutarque, *Sylla*, 38 ; Poppée : Pline, *NH* 12, 83 et Tacite, *Annales*, 16, 6. Voir aussi REHA 1990, sur Pline, *HN* 12, 94, au sujet d'une racine de cinnamome dédiée par Livie aux mânes d'Auguste.

75. Par exemple, Martial, *Epigrammes* 10, 97 et 11, 54 (*unguenta, cassia, myrrhe, encens, cinnamome*) ; Stace *Silves* 2, 6, 85-90 et 5, 1, 210-214 : « tout le printemps de l'Arabie et de la Cilicie, les fleurs de la Sabée, la moisson de l'Inde destinée à la flamme, l'encens soustrait au service des temples, et les essences, à la fois, de la Palestine et des Hébreux, les plantes coryciennes, et les bourgeons de l'arbre de la fille de Cinyras » (H. J. Izaac (trad.), Paris, CUF, 1944).

76. ROBERTS 1978 et 1987, selon qui le rôle croissant du feu dans la résurrection du phénix (à la place du – ou associé au thème originel de la décomposition) s'explique par la doctrine de la conflagration universelle, *ἡ ἐκπύρωσις*, précédant la régénération du monde, le phénix étant aussi un symbole cyclique.

77. Mais, pour lui, le cinnamome est susceptible de combustion spontanée (*HN* 12, 90).

78. *NH* 29, 29, comme aussi la recette de sorcière de Lucain (*Pharsale* 6, 680). Il est possible qu'il s'agisse en fait simplement du nom crypté d'un ingrédient naturel, peut-être végétal, comme aussi « les nerfs de phénix sacré » (*l'abrotanon ?*) que mentionnent les papyrus magiques grecs ; voir HUBAUX et LEROY 1939, 115, note 1, VAN DEN BROEK 1972, 56-57 et VOLPILHAC 1978.

79. *Epigrammes* 5, 7, 1-2 : *Qualiter Assyrios renouant incendia nidos, / Vna decem quotiens saecula uixit auis,* « de même que les flammes renouvellent le nid assyrien de l'oiseau dix fois séculaire, toutes les fois qu'il a terminé le cycle de ses années » (H. J. Izaac (trad.), Paris, CUF, 1930).

« bûcher » (*rogus*) où s'immole le phénix<sup>80</sup> ; deux sortes de parfums : celui des cendres, « l'amome assyrien », et ceux des plumes (équivalant à une chevelure<sup>81</sup>), « l'herbe arabe » c'est-à-dire l'encens, et le crocus, d'origine indienne, ou safran. Ce bûcher n'a rien d'un nid : c'est un monceau d'aromates dont le détail n'est pas donné (ceux cités auparavant ou d'autres ?) au haut duquel il faut monter, à l'image des bûchers édifiés pour les humains, puisque perroquet et phénix sont traités comme tels. Cette liste d'aromates funéraires de luxe est reprise de manière quasi formulaire pour un autre poème<sup>82</sup>, dans une énumération quadruple : l'« amome assyrien » y devient « les sucs que distillent les plantes d'Assyrie » (c'était la nourriture de l'oiseau chez Ovide), l'« herbe arabe » et le « crocus des Sicanes », encens et safran, y deviennent les « parfums des Sabéens » ; le terme supplémentaire est le cinnamome « dont fut dépouillé l'oiseau de Pharos ». La qualification des autres aromates était géographique (avec aussi des réminiscences ovidiennes dans les mots « sucs », « herbe » et, plus loin, « larmes »). Seul le cinnamome n'est pas nommé par périphrase, comme l'est le phénix lui-même par la mention de l'Égypte, fût-elle alexandrine (*Pharia uolucris*). L'idée que l'oiseau est privé de sa cannelle renvoie clairement à la chasse pratiquée sur le cannellier d'Hérodote et Aristote ; sur ce point aussi Stace est le promoteur d'une tradition qui ira jusqu'à Claudien et Sidoine Apollinaire et qu'ils rendront formulaire : le cinnamome comme l'ingrédient nécessaire et suffisant du bûcher du phénix, comme on le voit également chez Solin, légèrement infidèle à Pliny : ayant parlé de l'encens et de la myrrhe d'Arabie, il note que « là aussi naît le phénix [...]. Il se construit un bûcher avec du cinnamome qu'il recueille près de la Panchaïe, et il établit ce bûcher sur les autels dans la ville du Soleil »<sup>83</sup>.

Mais la tradition hérodotéenne de la seule myrrhe continue, nous l'avons dit, de coexister, particulièrement chez Tacite. Dans ce récit très succinct et dépouillé, il s'agit d'un nid de mort, peut-être élevé au sol (l'expression *in terris* est ambiguë), sans mention d'aromates pour sa construction (contrairement à Ovide et Pomponius Méla), mais avec le retour de l'œuf de myrrhe pour le transport. Il se conforme à la plus ancienne source historique, à l'exclusion de la nouvelle tradition (celle de Manilius), mais il semble en manifester la connaissance justement dans l'indication d'un nid, qui n'existait pas chez l'historien grec. Nous avons signalé ailleurs<sup>84</sup> la coïncidence chronologique entre la notice sur le phénix des *Annales* et la première monnaie au phénix d'Hadrien en l'honneur de Trajan divinisé : l'utilisation impériale du symbole lui confère une autre image et une autre signification, où les aromates ne jouent aucun rôle, même si, comme l'oiseau, ils sont associés au thème de l'âge d'or.

### *Le bûcher indien du phénix (II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*

Dès Ovide, le phénix était convoqué à l'enterrement de l'« oiseau indien » par excellence, le perroquet<sup>85</sup> et chez Stace il montait sur son bûcher<sup>86</sup>. Quand le genre romanesque

80. *Silves* 2, 4, 33-37 : [...] *At non inglorius umbris / Mittitur : Assyrio cineres adolentur amomo / Et tenues Arabum respirant gramine plumae Sicanisque crocis ; senio nec fessus inertis / Scandet odoratos Phoenix felicior ignes*, « Mais ce n'est pas sans honneur qu'il est envoyé vers les ombres : ses cendres sont imprégnées de l'amome assyrien ; son plumage léger respire l'encens des Arabes et le safran des Sicanes ; et le phénix accablé par les glaces de l'âge (*sic*) ne montera pas plus magnifiquement sur son bûcher odorant » (H. J. Izaac (trad.), Paris, CUF, 1961).

81. Les plumes sont enduites à l'instar de cheveux (cf. Stace, *Silves* 2, 1, 160-1).

82. *Silves* 2, 6, 86-90 : [...] *odoriferos exhaust flamma Sabaeos / Et Cilicum messes Phariaeque exempta uolucris / Cinnama et Assyrio manantes gramine sucos, / Et domini fletus : hos tantum hausere fauillae, / Hos bibit usque rogas [...]* (H. J. Izaac (trad.), Paris, CUF, 1961).

83. *Collectanea rerum memorabilium*, chap. 34, A. Agnant (trad.), Paris, Panckoucke, 1847.

84. LECOCQ 2001a, 44-46.

85. Ἰνδικὸν ὄρνειον chez Aristote (NA 8, 597 b), cf. Ovide *Amours* 2, 6, 1 : *Psittacus, Eois imitatrix ales ab Indis*.

86. Cf. note 82.

grec et la Seconde Sophistique s'emparent du phénix au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., ils en font parfois une créature de l'Inde<sup>87</sup> (pays du soleil levant et du cinnamome, donné comme plus ou moins limitrophe de l'Éthiopie elle-même voisine de l'Égypte<sup>88</sup>). Son séjour s'était reculé de l'Arabie vers le soleil levant dès Lucaïn<sup>89</sup> : « exceptionnelles sur le plan de la religion, puisque, comme dans l'âge d'or, les hommes y vivent dans la proximité avec les dieux, les contrées extrêmes [...] sont tout autant exceptionnelles sur le plan de la nature. Dans ces pays où abonde ce qui ailleurs est rare, pullulent les pierres précieuses, les aromates<sup>90</sup> et les animaux fantastiques<sup>91</sup>. » Le phénix se rapprochait déjà d'autres volatiles des mythes indiens : Clitarque mentionnait un orion vu par Alexandre aux Indes : une sorte de héron aux pattes rouges, aux yeux comme des pierres précieuses, au chant magnifique (allant toujours de pair avec un autre oiseau, le catreus)<sup>92</sup>, et qui ressemble au phénix tel que le décrivait Ezéchiel le Tragique. On sait aussi que le cygne, autre animal solaire, tient une place particulière dans la mythologie indo-européenne<sup>93</sup>, et le phénix lui emprunte bientôt son chant mythique<sup>94</sup>.

La mort de l'oiseau sur un bûcher est celle même de ces brahmanes – ou encore de ces veuves de l'Inde – se jetant volontairement dans les flammes : cette pratique barbare qui horrifiait Cicéron au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>95</sup> et que raille encore Lucien au début du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. devient un noble sacrifice aux yeux d'un Apollonius de Tyane selon Philostrate au III<sup>e</sup> siècle.

C'est dans *La mort de Pérégrinus* que Lucien assimile la figure historique de l'Indien Calanos, le phénix<sup>96</sup> et un certain Pérégrinus, drôle d'oiseau, faux philosophe grec qui se rebaptise Protée et Phénix, et se donne pour la gloire une mort volontaire sur un bûcher à Olympie ; parricide et non patrophore, il avait tué son père pour ne pas le voir vieillir (§ 10) ; à défaut d'aromates, il empile du bois (§ 21) ; sa motivation : « il veut, par Jupiter, faire montre de courage, à l'instar des Brahmanes. C'est à eux, en effet, que Théagène l'a comparé ; comme s'il n'y avait pas aussi dans l'Inde des fous remplis de vanité. Eh bien ! qu'il les imite. Seulement ils ne s'élancent point dans les flammes, s'il faut en croire Onésicrite, amiral d'Alexandre, qui vit Calanus se brûler ; mais, une fois leur bûcher construit, ils se tiennent auprès, immobiles, attendant les premières atteintes du feu ; après quoi, ils montent avec un maintien calme, se couchent et se laissent consumer sans faire le moindre mouvement » (§ 25) ; « on m'a dit encore qu'il ne veut plus qu'on l'appelle Protée, mais qu'il a changé son nom en celui du phénix, oiseau des Indes, qui se brûle quand il est arrivé à une extrême vieillesse » (§ 27)<sup>97</sup>.

Chez Philostrate, c'est le brahmane Damis qui présente au héros éponyme les curiosités de l'Inde ; le phénix vient après le griffon<sup>98</sup>. « L'oiseau qu'on nomme phénix, et qui tous les cinq cents ans vient en Égypte, vole dans l'Inde pendant tout cet espace de temps. Il

87. Lucien, *Sur la mort de Pérégrinus*, 25 ; Aelius Aristide, *Sur la rhétorique*, 45, 107.

88. Par exemple, Héliodore, *Éthiopiennes*, 6, 3, 3, où l'oiseau est dit originaire de l'Éthiopie « ou » de l'Inde. Sur la confusion des confins, voir SCHNEIDER 2004.

89. *Pharsale* 6, 680, qui évoque la cendre de phénix sur l'autel de l'Aurore.

90. Non seulement le *Cinnamum uerum*, mais aussi une variété de nard sont des épices indiennes : Pline *HN* 21, 11, voir HUBAUX et LEROY 1939, 175-6, note 1.

91. TARDIEU 1974, 237-238.

92. Strabon, *Géographie* 15, 1, 69, voir HUBAUX et LEROY 1939, 30-31.

93. PRÉVOST 1992.

94. Ainsi chez Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane* 3, 49. Mais le phénix peut aussi chanter sans référence explicite au cygne, comme chez Lactance (v. 81).

95. *Tusculanes* 2, 52 et 5, 77-78. Mais cette pratique devient rapidement une preuve de maîtrise de soi (Lucaïn, *Pharsale* 3, 240-41) et de piété conjugale (Properce 3, 13, 15-22 ; Valère Maxime 2, 6, 4).

96. Voir aussi Lucien, *Le Navire*, 44.

97. *La Mort de Pérégrinus*, E. Talbot (trad.), Paris, Hachette, 1912.

98. Comme chez Lucien, *Le Navire*, 44.

est le seul de son espèce. Il naît des rayons du Soleil, est tout étincelant d'or, a la taille et la forme d'un aigle, et se pose sur un nid qu'il se fait lui-même avec des aromates près des sources du Nil. Quant à ce que disent les Égyptiens, qu'il passe dans leur contrée, cela est confirmé par le témoignage des Indiens, qui ajoutent que le phénix se brûle dans son nid en se chantant à lui-même son hymne funèbre. C'est ce que disent aussi des cygnes ceux qui savent les écouter<sup>99</sup>. » Aucun aromate n'est donc précisé, pas même le cinnamome indien.

La poésie exploitera à son tour le thème du bûcher indien du phénix dont le cinname, aromate lui aussi indien, deviendra l'ingrédient essentiel, comme nous le verrons chez Claudien et Sidoine Apollinaire. Le phénix indien est beaucoup plus rare dans l'iconographie que dans les textes : au IV<sup>e</sup> siècle, il est un attribut de l'allégorie de l'Inde sur la mosaïque de la Grande chasse dans la villa de Piazza Armerina, reconnaissable par son nimbe et son nid d'aromates en flammes sur le palmier homonyme<sup>100</sup>. Un second phénix aux aromates se rencontre dans cette même villa, verrons-nous, sur la mosaïque d'Orphée.

### *Le paragon du bûcher aromatique (III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*

Les 170 vers du *Carmen de aue Phoenice* de Lactance sont la première et la plus longue monographie sur le phénix depuis le poème de Laevius et l'ouvrage de Manilius (tous deux perdus) au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., à une date où le symbole impérial du phénix connaît un renouveau avec Constantin, puis ses fils, et où le symbolisme chrétien du phénix s'est affirmé dans les textes et les images<sup>101</sup>. Le passage sur les aromates y fait une dizaine de vers, nourris de références littéraires ; le cinnamome est le premier terme de l'énumération de neuf parfums – chiffre fatidique ? – répartis sur six vers ; la *cassia* débute la phrase suivante, en tête de vers, tandis que la myrrhe l'achève : « c'est Lactance [...] qui développe le plus amplement ce motif »<sup>102</sup> – développement tout de même très limité :

Les parfums d'Arabie et les sucs d'Assyrie,  
Ceux qui viennent de l'Inde et ceux que le Pygmée  
Cueille dans son pays, et ceux de la Sabée :  
Le cinname et l'amome au souffle parfumé,  
Il les assemble avec les feuilles balsamiques ;  
La casse à l'odeur douce et l'acanthé embaumée,  
Et les larmes d'encens tombant en lourdes gouttes,  
Il les joint aux épis encor tendres du nard,  
Avec la panacée et l'essence de myrrhe<sup>103</sup>.

Le poète mentionne des feuilles et des épis, c'est-à-dire des matériaux de construction solides, mais aussi des liquides, « gouttes » et « essence », dont on ne sait si elles servent de ciment au nid ou l'embaument. Dans la suite, l'oiseau non seulement se tient dans ce nid aromatique, mais semble se parfumer comme d'une onction – toilette funèbre, comme pour le perroquet de Stace.

Saluant le soleil par trois fois, il se tait.  
Ensuite, de son bec, il répand sur ses membres

99. *Vie d'Apollonius de Tyane*, 3, 49 (A. Chassang (trad.), Paris, Didier, 1862 [rééd. Paris, Sand, 1995]).

100. VAN DEN BROEK 1972, pl. XVIII, 1 et 2 : le nid, apparemment posé au sol, est une demi-coque dont jaillissent des flammes autour de l'oiseau qui s'y dresse parmi des brindilles. Voir LECOCQ 2009.

101. LECOCQ 2009.

102. HUBAUX et LEROY 1939, 68.

103. *Colligit hinc sucos et odores diuite silua, / Quos legit Assyrius, quos opulentus Arabs, / Quos aut Pygmeae gentes aut India carpit / Aut molli generat terra Sabaea sinu ; / Cinnamon hinc auramque procul spirantis amomi / Congerit et mixto balsama cum folio ; / Non casiae mitis nec olentis uimen acanthi / Nec turis lacrimae guttaque pinguis abest. / His addit teneras nardi pubentis aristas / Et sociam myrrhae uim, panacea, tuam* (v. 60-68, HUBAUX et LEROY (trad.) 1939, XVII).

Les sucs dont les parfums embaumeront sa mort.  
 Parmi tant de senteurs, enfin, il rend l'esprit,  
 Sans crainte, il leur confie un si noble dépôt<sup>104</sup>.

Trois hapax dans cette liste : le baume, fréquent par ailleurs dans toute énumération d'aromates ; l'acanthé, sans nul doute en hommage au maître Virgile, dont la fameuse IV<sup>e</sup> églogue évoque elle aussi la naissance d'un être nouveau accompagnant le renouvellement d'un âge d'or<sup>105</sup> ; enfin la *πανακίς*, citée dès Théophraste dans la liste des parfums orientaux. Comment ne pas penser à une brillante variation, tels ces exercices que les écoles de rhétorique proposaient couramment sur le sujet<sup>106</sup>, pratiquée ici de main de maître ? Nous avons écrit ailleurs que ce poème pouvait être une célébration indirecte de Constantin, l'empereur au phénix, et comporter une signification politique derrière des allures parnassiennes et quelques allusions chrétiennes<sup>107</sup>.

### *Dernières métamorphoses des aromates*

Dans la *retractatio*, plus courte, du sujet de Lactance par Claudien (CM 27, 110 vers), un siècle plus tard, on sent la volonté de se démarquer du prédécesseur : au long développement sur les aromates répond un quasi silence. Il s'agit ici aussi d'un nid de mort ; seul est cité l'encens ; les qualifications des autres parfums sont géographiques, de l'Arabie à l'Inde ; l'accent est mis non sur leur nature, mais sur leur quantité et les *quidquid* répétés réfèrent non plus à Virgile ou Ovide, mais à Martial : « alors, convaincu que son temps est révolu, il se prépare à recommencer une nouvelle existence : il recueille sur les monts des herbes desséchées par la chaleur et, recouvrant cet amas du précieux feuillage de Saba, il élève le bûcher d'où il va renaître [...] L'amas de feuillage odorant s'embrace, enflammé par les traits divins et brûle la dépouille vieillie<sup>108</sup>. » Le tas d'herbes et de feuillages est plus ou moins tissé comme un nid. Le poète en cite un seul, par périphrase : le cinnamome, l'*Indus odor* (v. 99), dont le parfum est « plus doux que le nectar »<sup>109</sup>. L'importance du thème apparaît cependant dans la formule *rex fragrans* (v. 80) et dans l'image finale de la partie narrative : le delta du Nil embaumé (v. 96-100)<sup>110</sup>. Si comme chez Lactance, le bûcher s'embrace spontanément, l'originalité de Claudien, avons-nous noté, quand tout semble

104. *Igniferumque caput ter uenerata silet. / Ore dehinc sucos membris circumque supraque / Inicit exsequiis immortura suis. / Tunc inter uarios animam commendat odores / Depositi tanti nec timet illa fidem* (v. 90-94, HUBAUX et LEROY (trad.) 1939, XVIII).

105. *Bucoliques* 4, 18-20 : « ... la terre, sans culture, te prodiguera les lierres exubérants ainsi que le baccar, et les colocasies mariées à l'acanthé riante et l'amome odorant qui parfume l'Asie » (E. de Saint-Denis (trad.), Paris, CUF, 1967). Bien d'autres échos virgiliens et ovidiens se rencontrent dans le poème, voir GUALANDRI 1974, 301.

106. GUALANDRI 1974, 300-301 ; CALLEJAS BERDONES 1986-1987, 113-120.

107. LECOCQ 2001a, 50-52 ; LECOCQ 2008, 253-258.

108. [...] *Tum conscius aei / Defuncti reducisque parans exordia formae / Arentes tepidis de collibus eligit herbas / Et cumulum texens pretiosum fronde Sabaea / Conponit, bustumque sibi partumque futurum...* *Feruet odoratus telis caelestibus agger, / Consumitque senem...* (v. 40-44 et 59-60, V. Crépin (trad.), Paris, Garnier, 1933) ; cf. Martial, *Épig.* 10, 17, 6.

109. *Iam flammae commendat onus, iam destinat aris / Semina reliquiasque sui : murrata relucet / Limina, diuino spirant altaria fumo, / Et Pelusiacas productus ad usque paludes / Indus odor penetrat nares completque salubri / Tempestate uiros et nectare dulcior aura / Ostia nigrantis Nili septena uaporat*, « [il] confie à la flamme ce qu'il a apporté ; l'autel reçoit à la fois les restes et les germes de son corps, l'édifice en est tout resplendissant, l'air exhale un parfum divin ; les baumes de l'Inde, se répandant jusqu'au marais de Péluse, frappent l'odorat, pénètrent les hommes d'effluves salutaires, et vont parfumer les sept bouches du Nil d'une vapeur plus suave que le nectar » (v. 95-101, V. Crépin (trad.), Paris, Garnier, 1933).

110. Mais nous n'irons pas jusqu'à dire comme M. Tardieu : « Nul n'a, mieux que Claudien, su dégager la structure inhérente à la *renouatio* du phénix, le rôle des aromates comme feu de la régénération » (1974, 243). Voir LECOCQ (colloque de 2008 à paraître).

avoir déjà été dit, est de faire de l'œuf de myrrhe une sorte de cocon, voire une momie végétale<sup>111</sup>.

Les parfums du phénix se rencontrent aussi dans plusieurs autres pièces du poète, mythologiques ou courtoises : encens et/ou cinnamome dans *Le rapt de Proserpine*<sup>112</sup>, *l'Éloge de Stilichon*<sup>113</sup> et *l'Épître à Sérène* où l'épisode liminaire des noces d'Orphée<sup>114</sup> semble comme illustré par une des deux mosaïques au phénix de la villa de Piazza Armerina : l'oiseau s'approche du poète avec dans les serres un morceau d'aromate<sup>115</sup> ; toutes les représentations – mais elles sont peu nombreuses – du nid ou du bûcher du phénix montrent en principe des aromates, même de manière peu lisible, sous forme de brindilles<sup>116</sup>.

Les poètes Ausone et Sidoine Apollinaire font comme Lactance et bien sûr Claudien un traitement mythologique du thème du phénix et de ses aromates, mais avec des variantes. Au IV<sup>e</sup> siècle, chez Ausone, « l'oiseau de Pharos » de Stace est dorénavant « l'oiseau du Gange »<sup>117</sup>, en un grand écart géographique moins surprenant qu'il n'y paraît, puisque Égypte et Inde sont réputées se rejoindre aux confins du monde : le phénix « aux tempes rayonnantes » y trône « en son nid de cinnamome »<sup>118</sup> ; mais il a perdu de son prestige car sa beauté est jugée inférieure à celle du paon<sup>119</sup>, contre toute la tradition antérieure. Au V<sup>e</sup> siècle, Sidoine s'inspire de Lactance pour le catalogue des parfums de l'Orient indien<sup>120</sup>, mais invente la liaison du phénix et de son cinnamome avec la *pompa* triomphale de Bacchus en Inde : l'oiseau y devient le prisonnier du dieu dans sa conquête du pays fleuri et embaumé où se lèvent le soleil et l'Aurore<sup>121</sup>, et le précieux aromate de son nid ou bûcher fait partie du butin de guerre ; c'est là aussi une des rares images négatives du phénix, plus souvent montré dans sa gloire solitaire, sans autre contact que celui des prêtres d'Héliopolis. En fait, la logique est inverse : c'est parce que la cannelle dont la région est réellement productrice fait partie du cortège dionysiaque que, par association d'idées, le légendaire phénix y figure aussi en vaincu. Liber Pater est la seule divinité à laquelle il soit associé,

111. Voir note 27. Ce cocon (comme un ver à soie ?) est peut-être à mettre en rapport avec les versions de la légende qui inventent un ver intermédiaire – ici chrysalide – entre le phénix mort et le nouveau phénix (voir TARDIEU 1974, 241-243).

112. 2, 81-84, la nymphe Henna demande à Zéphyr de parfumer ses campagnes avant le rapt amoureux : « que tout l'encens exhalé par les bois embaumés de la Panchaïe, tous les parfums dont l'Hydaspe [fleuve de l'Inde] charme au loin l'odorat, tout ce que l'oiseau immortel recueille au fond du royaume de Saba, lorsqu'il va chercher le bûcher dont les cendres le rendront à la vie » (V. Crépin (trad.), Paris, Garnier, 1933).

113. 2, 418-420, vol vers l'Égypte de « l'oiseau du soleil, l'oiseau qui laisse au loin un sillage lumineux, tout parfumé du cinnamome de son bûcher », [...] *Solis [...] auem ; procul ignea lucet / Ales, odorati redolent cui cinnama busti* (V. Crépin (trad.), Paris, Garnier, 1933). Le « sillage lumineux » renvoie peut-être à la légende du cygne indoeuropéen, voir PRÉVOST 1992.

114. V. 15-16 : après les griffons et leur or, les colombes et leurs roses, le cygne et son ambre, les grues et leurs perles, le phénix apporte son présent de noces : *Venit et extremo Phoenix longaeuus ab Euro / adportans unco cinnama rara pede*, « du fond de l'Orient, l'oiseau éternel, le phénix, arrive tenant dans sa serre recourbée le baume précieux du cinnamome » (V. Crépin (trad.), Paris, Garnier, 1933).

115. À vrai dire, l'oiseau semble plus être posé sur une branche que tenir une brindille dans ses serres : grossissement volontaire du détail ou maladresse de l'artiste ? Voir VAN DEN BROEK 1972, pl. XIX.

116. LECOCQ 2008.

117. *Griphe sur le nombre trois*, v. 16 et *Lettres*, 20, 9.

118. *Griphe...*, v. 17 : ... *cinnamomeo radiatus tempora nido*, avec un contresens de HUBAUX et LEROY pour qui Ausone « combine assez bizarrement les deux attributs de l'oiseau en imaginant que la couronne radiée que porte le phénix est en même temps son nid fait de cinnamome » (p. 78, note 3) ; il s'agit d'un ablatif de lieu.

119. *Lettres*, 20, 9-10.

120. En des vers qui seront imités par Ennodius, *Carmina* 1, 9, 149-151.

121. *Carmina* 2, 412-417, le séjour de l'Aurore : « les roses embaument les campagnes et leurs parfums s'exhalent dans des champs sans clôture ; la violette, le cythèse, le serpolet, le troène, le lis, le narcisse, le cannellier, la colocasie, le souci, le costus, le malobathrum, la myrrhe, le baumier, l'encens naissent dans les prairies ; c'est là aussi que le phénix, voisin de ces lieux, quand la vieille frappe à la porte, vient chercher le cinnamome qui lui rend la vie (*Hinc rediua petit uicinus cinnama Phoenix*) » (A. Loyer (trad.), Paris, CUF, 1960).



dans un rapport d'antagonisme : même si l'oiseau est consacré à *Sol*, il s'agit de l'astre soleil dont on dit parfois qu'il allume lui-même de ses rayons le bûcher ; ce n'est l'Apollon mythologique que nominalement, il n'est jamais lié à aucune de ses aventures, quoique appelé par périphrase « oiseau de Phébus » – ce titre est en fait celui de la corneille. La liaison de Bacchus avec la conquête des aromates orientaux est, elle, beaucoup plus ancienne<sup>122</sup>. Autre idée nouvelle : il semble que cet aromate devienne un ingrédient nécessaire, non seulement accessoire, de la résurrection du phénix, voire son agent, avec un pouvoir magique : c'est « le cinname qui lui rend la vie »<sup>123</sup> : l'oiseau, « sachant que les cinnames sont désormais réservés au tribut payé par l'Inde à son nouveau maître, se demande avec terreur, si, privé de son indispensable aromate, il pourra continuer à jouir de son privilège de mourir pour ressusciter »<sup>124</sup>. De fait, la cannelle avait anciennement des usages médicaux<sup>125</sup>. Pour Sidoine, comme pour Claudien, le cinnamome funéraire du phénix sert d'ailleurs aussi de cosmétique et de présent de noces<sup>126</sup>. Mais l'oiseau peut aussi avoir son image positive traditionnelle de roi en gloire et majesté : on le voit collecter le matériau de son bûcher, suivi d'un cortège venu assister à sa proche résurrection, comparable à la victoire que vont remporter Avitus et ses troupes sur Attila<sup>127</sup>.

## Le symbolisme chrétien des aromates

L'évolution du mythe n'est pas vraiment différente chez les auteurs chrétiens par rapport aux païens, même si le symbolisme attribué à ses composantes n'est évidemment pas le même, comportant d'autres références et connotations. L'oiseau devient une icône chrétienne quasiment dès la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., d'abord dans les textes, puis dans les représentations figurées, de Clément de Rome aux graffitis des catacombes et aux mosaïques des églises. Le thème des aromates se retrempe aux sources judaïques et les composantes du symbolisme du phénix trouvent bien des échos dans la Bible (comme le palmier, l'auréole solaire et la résurrection).

### Les références bibliques des aromates

L'utilisation des aromates du phénix est attestée dans le rituel mosaïque et dans la composition de l'huile d'onction (myrrhe, cinnamome, roseau aromatique, *cassia*). Le Liban

122. Voir HUBAUX et LEROY 1939, 94, note 1, citant Ovide, *Fastes* 3, 729 sq., qui « montre Liber apportant pour la première fois après les avoir sélectionnées à l'intention du grand Jupiter son père, les cinnames et les encens des terres qu'il vient de conquérir : l'Orient tout entier et plus spécialement la région du Gange. Les prémices de la récolte sont également réservés par le grand prêtre, mais destinés cette fois au dieu Soleil dans la notice de Pline sur le cinnamome » (*HN* 12, 89). Déjà Hérodote 3, 110-111 faisait un lien entre le cinnamome et Dionysos : « où il naît et quelle terre le produit, on ne saurait le dire ; simplement, certains, dont les propos sont vraisemblables, prétendent qu'il croît dans le pays où Dionysos fut élevé », c'est-à-dire pour Hérodote (2, 146) : « au-delà du Nil, en Éthiopie. » Reste à délimiter cette Éthiopie, souvent confondue avec l'Inde, cf. SCHNEIDER 2004, 198-200 (S. Amigues, Théophraste, *Sur les plantes* 9, 91, note 1).

123. *Carmina* 2, 417 : *rediuia... cinnama* ; de même 9, 325-326 : *Indo cinnamon ex rogo petitem, / Quo Phoenix iuuenescit occidendo*, « le cinname rapporté du bûcher indien du phénix retrouve sa jeunesse par le trépas » ;

124. 11, 125 : ... *hic Phoenix busti dat cinnama iui*, « le phénix y apporte le cinname de son bûcher revivifiant » (A. Loyer (trad.), Paris, CUF, 1960).

122. HUBAUX et LEROY 1939, 96, commentant *Carmina* 22, 50-51 : « là aussi figurait le phénix, après la perte du cinname, redoutant qu'une seconde mort ne lui fût plus permise » (A. Loyer (trad.), Paris, CUF, 1960).

125. HUBAUX et LEROY 1939, 82-83 ; sur les vertus médicinales de la cannelle et l'aromathérapie en général, voir ANDRÉ et FILLIOZAT 1986, 394 et FAURE 1996, 261.

126. 9, 325-326 ; 11, 124-125, à la suite de Martial, *Épigrammes* 4, 13 ; 6, 50, et de Claudien, *Épître à Sérène*, v. 15-16.

127. *Carmina* 7, 353-5 : « ainsi l'oiseau de Phébus emportant le cinname de son bûcher sur la colline érythréenne, met en émoi tout le peuple des oiseaux » (A. Loyer (trad.), Paris, CUF, 1960).

(λίβανος signifie « encens » en grec), c'est l'ancienne Phénicie qui partage son nom avec l'oiseau légendaire, mais aussi le pays biblique. La reine de Saba régnait sur la contrée souvent donnée par les auteurs païens comme séjour au phénix : la Sabée, et elle en offre généreusement les aromates à Salomon pour qui est écrit l'amoureux *Cantique des cantiques* qui mentionne sept fois la myrrhe, entre autres parfums<sup>128</sup>. La manne et la rosée céleste, nourritures dispensées par Dieu-même aux hommes ou à des oiseaux (corbeaux), sont des « aliments eschatologiques permettant de participer déjà à la gloire de la fin des temps »<sup>129</sup>. La myrrhe fait partie des cadeaux offerts à Jésus par les rois-mages avec l'encens et l'or, chacun pour son symbolisme : « on lui donne de l'or comme à un roi ; l'encens honore sa divinité ; et la myrrhe, son humanité et sa sépulture, parce que c'était le parfum dont on embaumait les morts<sup>130</sup>. » De fait, les pratiques funéraires judaïques utilisent les mêmes ingrédients qu'en Égypte et à Rome. Les saints ou les martyrs ont la fragrance des êtres païens divins, tel Alexandre le Grand<sup>131</sup>, et le paradis<sup>132</sup>, le jardin d'Éden, est aussi embaumé que la nature de l'âge d'or mythologique<sup>133</sup>.

### *Le traitement judaïque et chrétien du thème des aromates*

Les auteurs juifs et chrétiens tantôt suivent la tradition païenne sur les parfums (comme nous l'avons vu pour Clément de Rome, Lactance, Sidoine Apollinaire), tantôt l'infléchissent (le *Physiologus*, Eusèbe de Césarée). Dans l'Égypte alexandrine, le Juif Ezéchiel le Tragique qui décrivait le phénix au milieu de l'oasis de palmiers d'Elim dans son Ἐξαγωγή (sur l'Exode de Moïse) n'évoquait pas de parfums, mais la pièce est lacunaire. Le phénix judéo-grec de l'*Apocalypse* du Pseudo-Baruch<sup>134</sup> se nourrit de manne et de rosée et produit du cinnamome comme excrément<sup>135</sup> ; Clément de Rome évoque le nid-tombeau fait de plusieurs aromates, dont il ne cite qu'encens et myrrhe – les parfums liturgiques par excellence<sup>136</sup>. Le *Physiologus*, bestiaire chrétien merveilleux, note, sans le confondre avec le cannellier, que le phénix est nourri exclusivement par le Saint-Esprit<sup>137</sup> ; il se brûle sur un bûcher, et un ver renaît de ses cendres, qui devient oiseau en trois jours, par analogie avec le Christ<sup>138</sup>. Un autre *Physiologus* grec et le *Physiologus* latin évoquent sur l'autel du Soleil un feu de sarments de vigne, symbole chrétien, pour la crémation du phénix, qui a fait provision d'aromates sur ses ailes au Liban, étape de la migration de l'oiseau<sup>139</sup>, pays de ce

128. FAURE 1996, chap. 2, 51 sq. ; BRENNER 1983 ; LALLEMAND 2002.

129. VAN DEN BROEK 1979, 348.

130. Commentaire de l'Évangile de saint Matthieu II, 11 par Bossuet (*Élévations sur les mystères*, XVII, 9).

131. LALLEMAND 1985.

132. Le Gange est identifié avec le Physon, un des quatre fleuves d'Éden.

133. ALBERT 1990.

134. HUBAUX et LEROY 1939, XXVIII-XXIX et 81.

135. *Ibid.*, 81 ; TARDIEU 1974, 241-242, note 166 (sur le traitement du thème de la nourriture du phénix par la tradition juive et gnostique) ; DEPROOST 2005, 126.

136. « Lorsqu'arrive le moment où il va se dissoudre dans la mort, il se fabrique, avec de l'encens, de la myrrhe et autres plantes aromatiques, un nid funéraire où il pénètre, une fois son temps accompli, et où il meurt. De la chair en putréfaction naît un ver ; il se nourrit des humeurs de l'animal mort et se couvre de plumes. Puis, lorsqu'il a acquis de la vigueur, il soulève le nid où se trouvent les os de son ancêtre, et avec ce fardeau il passe d'Arabie en Égypte jusqu'à la ville qu'on appelle Hélioïpolis. En plein jour, aux yeux de tous, il dirige son vol vers l'autel du soleil, y dépose le nid et prend alors son élan pour s'en retourner » (*Épître aux Corinthiens*, 1, 25, A. Jaubert (trad.), Paris, Éditions du Cerf (Sources chrétiennes, n° 167), 1971). La formule « encens, myrrhe et autres aromates » est reprise deux fois par saint Ambroise (*Sur la mort de son frère*, 2, 59 et *Hexaemeron*, 5, 23, 79). Nous ne voyons pas en quoi le récit de Clément « éclaire » celui d'Hérodote selon M. Détienne (1972, 67, note 1).

137. *Physiologus* grec : HUBAUX et LEROY 1939, 80, note 2 ; *Physiologus* byzantin, F. Sbordone (éd.), Hildesheim – New York, Olms, 1976, p. 200.

138. *Physiologus* de Vienne, HUBAUX et LEROY 1939, texte et traduction XXXIV-XXXVI.

139. *Physiologus* grec, *ibid.*, texte et traduction XXXII-XXXIII ; *Physiologus* latinus, F. J. Carmody (éd.), Paris, Droz, 1939, p. 20. Dans le *Physiologus* byzantin, le Liban, réputé proche de l'Inde, devient le séjour de l'oiseau

cèdre qui apparaît dans les aromates funéraires chez Cyrille de Jérusalem<sup>140</sup>, tandis que le *Physiologus* du Pseudo-Jérôme cite l'ambre<sup>141</sup>. Le sens allégorique est que « le phénix revêt la figure de notre Sauveur, qui descendant des cieux, a rempli ses deux ailes des plus suaves odeurs, c'est-à-dire les paroles du Nouveau et de l'Ancien Testament »<sup>142</sup>. Au III<sup>e</sup> siècle, le *locus felix* où vit le phénix de Lactance ressemble à l'Éden biblique<sup>143</sup> autant qu'au paysage idyllique d'un âge d'or. L'oiseau pur et asexué qui habite le paradis, Milcham pour les Juifs<sup>144</sup>, est le phénix pour les Chrétiens, comme on peut le voir non seulement dans les textes<sup>145</sup>, mais aussi sur les mosaïques de nombreuses basiliques<sup>146</sup>. C'est là, et non plus dans la Sabée, qu'il cueille désormais le cinnamome<sup>147</sup>. Eusèbe, lui, associe l'oiseau à Constantin : décrivant ses funérailles, l'évêque recourt à la légende du phénix païen, pour dire finement que, si l'oiseau se reproduit à un seul exemplaire, Constantin, à l'instar du Sauveur qui fait se multiplier les grains de blé, laisse non pas un, mais des successeurs ; les aromates partis en fumée sont ici opposés au pain nourricier qui produit un plus grand miracle qu'une seule reproduction à l'identique : « Non comme l'oiseau égyptien qui, dit-on, est unique pendant son existence et meurt sur un bûcher aromatique et se sacrifie lui-même pour lui-même et revient à la vie de ses propres cendres et est exactement le même en tous points que son prédécesseur, mais comme son Sauveur qui, par le grain de blé [...] avec une prière à Dieu, produit du pain et remplit le monde entier de ce fruit, comme lui, le trois fois béni Constantin fut multiplié par la succession de ses fils<sup>148</sup>. »

Le seul thème véritablement nouveau introduit par les Chrétiens, dès Lactance, est celui de la virginité et de la chasteté, corollaires de la pureté alimentaire : la continence va de pair avec l'abstinence<sup>149</sup>, mais elle est sans rapport avec les aromates<sup>150</sup>.

## Conclusion

Un aromate est présent dès l'origine dans le mythe grec du phénix, sous la forme de l'œuf de myrrhe mortuaire. Puis il se multiplie d'une façon très différente dans son adaptation romaine, comme matériau de construction du nid, puis du bûcher de l'oiseau, avec une grande diversification : non seulement myrrhe, mais aussi encens, nard, baume, amome, et surtout cannelle en ses deux variétés, *cassia* et cinnamome. Le phénix peut se nourrir de ces épices et/ou mourir dans leurs parfums, par décomposition, puis par crémation. La prédominance de la cannelle s'explique par une contamination, implicite ou explicite avec l'oiseau-cinname de la légende grecque dans la littérature latine à partir du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., dans un contexte de pratiques funéraires romaines, c'est-à-dire locales et réelles, puis

(HUBAUX et LEROY 1939, 171). De nos jours, le prix « Le Phénix de littérature » témoigne de la vitalité des écrivains libanais de langue française, tout en rappelant les origines proche-orientales de l'oiseau et de ses parfums (LECOCC 2001b, 41).

140. *Catéchèses* 18, 7-8, PG 33, 1025A5-1028A7.

141. § 7 : *electrum*, également censé prendre feu spontanément.

142. *Physiologus latinus*, p. 20.

143. TARDIEU 1974, 239, note 147.

144. Sur les légendes rabbiniques et gnostiques de l'oiseau du paradis, voir TARDIEU 1974 et NIEHOFF 1996.

145. VAN DEN BROEK 1972, 172-177.

146. LECOCC 2008. La Renaissance assimilera d'ailleurs à un phénix le vrai « oiseau de paradis » originaire de Nouvelle Guinée (HARRISON 1960).

147. Avitus, *Carmina* 1, 238-239 ; *Physiologus latinus* (*tertia redactio ps. basiliana*), F. Sbordone (éd.), Hildesheim – New York, Olms, 1976, p. 289.

148. *Vie de Constantin*, 4, 72, d'après la traduction anglaise d'A. Cameron et S. G. Hall, Oxford – New York, Clarendon Press – Oxford University Press, 1999. Peut-être l'évêque fait-il un jeu de mots implicite entre le feu du phénix (πῦρ, πυρός) et le nom du blé (πυρός, πυροῦ).

149. TARDIEU 1974, 248.

150. VAN DEN BROEK 1972, 386-387.

indiennes, c'est-à-dire exotiques et littéraires, faisant une grande consommation de cet aromate. La liste des autres ingrédients varie peu et ne semble pas revêtir de signification particulière au-delà du fait que ce sont des produits précieux, voire sacrés qui, chez les auteurs chrétiens, se retrempe aux sources bibliques et changent non de nature, mais de références et de symbolismes.

Pour interpréter les aromates dans la légende du phénix, les grilles chronologique, historique, politique et religieuse, textuelle, sémantique et linguistique ont davantage à être croisées avec les grilles mythologique et symbolique ; il n'y a pas selon nous un mythe originel unique et invariant : est-ce vraiment dans le poème de Lactance, chrétien de la fin du III<sup>e</sup> siècle, qu'on trouverait la version la plus « pure » ou la plus pleine, avec sa liste de neuf aromates, de cette origine alors qu'il s'agit d'une œuvre extrêmement travaillée, pleine de citations, mais aussi d'inventions ? C'est partir du principe que tous les détails, quel que soit leur contexte, ont une signification par rapport à un sens primordial dont l'auteur serait inconsciemment porteur, indépendamment du genre, de l'époque, des valeurs culturelles et religieuses. Les lectures de M. Détiéne, pour passionnantes et séduisantes qu'elles soient, n'épuisent pas tout le mythe du phénix, et peut-être pas même tous les aspects des aromates, si l'on prend en compte toutes les occurrences et toutes les images<sup>151</sup>. Les parfums ne sont pas un élément fondateur du mythe ; est-ce d'ailleurs un mythe grec quand seuls trois ou quatre textes en parlent, dont les plus longs sont le paragraphe d'Hérodote et le fragment d'Ezéchiel le Tragique ? Ni les aromates d'Adonis, ni sa mère Myrrha, ni le nid du cannellier n'ont de lien avec la singularité, la longévité, l'auto-génération qui caractérisent essentiellement le phénix, et surtout sa régénération cyclique, mytheme fondamental, décliné sous les espèces de la continuité dynastique et du retour de l'âge d'or dans la Rome païenne, puis de la résurrection des corps pour la Rome chrétienne. Si le nid odorant a bien des lettres de noblesse grecques – mais pour un autre oiseau, l'analyse structurale ne convient qu'à un phénix totalement assimilé au cinnamolgue ou à un cinnamolgue totalement assimilé au phénix, ce qui n'est jamais le cas chez aucun auteur. Le mythe du phénix en général et le thème des aromates en particulier, ainsi que celui du feu auquel ils se lient, ne montent en puissance que dans l'Empire de Rome et en relation étroite avec lui.

Quels sont les facteurs qui y ont contribué ? Des facteurs externes, liés à la civilisation romaine, et des facteurs internes à la « logique » de la légende.

– Facteurs externes :

- socio-historiques : la crémation funéraire à Rome à partir de la fin de la République et l'apothéose impériale ;
- philosophico-religieux : l'appropriation progressive du mythe du phénix par le stoïcisme, puis par le christianisme avec un ressourcement biblique.

– Facteurs internes :

- mythologiques : la conjonction des symbolismes du phénix et de ceux des parfums, connotant tous le sacré et le solaire ;
- géographiques : l'origine arabe, puis indienne attribuée au phénix – deux pays producteurs et exportateurs d'aromates dans la réalité économique antique ;

151. M. Détiéne ne prend pas en compte les documents iconographiques, comme les monnaies impériales, où le phénix a généralement l'allure d'un héron, auréolé d'un nimbe, en majesté ou perché sur le globe terrestre tenu par le souverain, souvent en parallèle avec un autre insigne de royauté, comme le sceptre, illustrant des valeurs telles que *Pietas / Eusebeia, Aion, Aeternitas*, etc., frappées à des dates anniversaires de Rome : elles ne montrent jamais d'aromates (LECOCQ 2001a et 2008). Ses conclusions sont pourtant reprises par GOSSEREZ 2007.

- littéraires, à des points de vue divers : différences de traitement du sujet selon les genres, entre historiens et géographes ou romanciers, naturalistes ou poètes ; si les premiers doivent s'en tenir à leurs sources (tels Tacite et Hérodote, Pline et Manilius), les autres ont toute liberté d'inventer : le phénix était un sujet de déclamation fréquent dans les écoles<sup>152</sup> ; or, ces variations sur un thème sollicitaient des qualités d'invention et d'imagination autant que d'érudition (exploitation de la polysémie du mot φοῖνιξ, nom commun ou nom propre : l'oiseau, l'arbre et son parfum, le pays, mais aussi l'instrument de musique, voire le précepteur d'Achille ; réminiscences littéraires, virgiliennes, ovidiennes ; jeux de mots divers<sup>153</sup>, emprunts à d'autres légendes).

Le phénix finit par être un compendium de tous les oiseaux les plus extraordinaires, réels ou fantastiques ; créature composite, il emprunte ses caractéristiques à l'aigle, au faucon sacré de l'Égypte : Horus, ou au faisan doré du Phase (pour la taille et pour les couleurs du plumage : Hérodote), au flamant rose et à l'orion (pour les pattes pourpres et pour ses yeux de pierres précieuses : Ezéchiel le Tragique), au cinnalmogue (pour le nid de cannelle : Manilius = Pline, Ovide, etc.), au pigeon, au héron ou au flamant (pour la silhouette : fresque de Pompéi, monnaie d'Hadrien, tunique de Saqqarah<sup>154</sup>), au griffon ou à l'héliodrome indien (pour les fonctions solaires : *Physiologus*, Ps. Baruch, *Cyranides*), au *rhyntaces* perse (pour sa nourriture faite de vent et de rosée), etc.<sup>155</sup>.

Il semble même qu'on puisse dater l'apparition de ces facteurs.

- Au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., un unique aromate est mentionné : la myrrhe, originaire d'Arabie et utilisée en Égypte – les deux patries de l'oiseau, chez Hérodote, pour l'embaumement externe du corps du phénix paternel.
- Aux V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C., Hérodote et Aristote mentionnent un oiseau-cannellier et Théophraste un parfum « phénix » (tiré de l'arbre homonyme, un palmier).
- Au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., Manilius, puis Ovide citent la cannelle pour le nid dans la composition duquel entrent aussi d'autres aromates pour masquer l'odeur de putréfaction de l'oiseau sacré, qui se nourrit également d'épices (Ovide).
- Au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., Pline l'Ancien amalgame explicitement le phénix et l'oiseau-cannellier : le cinnamome rivalise désormais avec la myrrhe comme parfum préférentiel du phénix<sup>156</sup>.
- Depuis le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., la crémation funéraire sur un bûcher d'aromates précieux se répand à Rome dans la haute société jusqu'à l'empereur. Le feu entre dans la légende du phénix ; nous sommes d'accord avec Hubaux et Leroy pour penser que « la figure de l'oiseau des aromates était attestée bien avant celle de l'oiseau du

152. Augustin, *De l'âme et son origine*, 4, 21, 33.

153. Ainsi, si Aelius Aristide compare la reconstruction de Smyrne incendiée à un phénix (*Discours* 21, 268), ce n'est pas seulement par imitation de Rome chez Martial (*Ep.*, 5, 7), mais aussi parce que *σμύρνα* nom commun signifie « myrrhe ».

154. LECOCQ 2009.

155. LECOCQ 2008.

156. Voici la liste des *uarii odores* du phénix, par ordre alphabétique : amome, *cassia*, cinnamome, encens, myrrhe, nard, avec des hapax, safran, acanthe, baume et panacée, auxquels s'ajoutent d'autres plus tardifs : ambre, cèdre, fenouil (Jean Lydus, *De mensibus* 4, 11), *xylobalsamum* enfin chez Dracontius (*Romulea* 10, 105-106). Par ordre chronologique pour les principaux aromates, comme matériaux ou aliments : 1. myrrhe (Hérodote), 2. *cassia*, encens (Manilius = Pline), 3. amome, nard, cinname (Ovide), 4. baume, acanthe, panacée (Lactance). Le cinnamome devient alors prépondérant pour le bûcher (VAN DEN BROEK 1972, 165). On ne peut que constater, sans se l'expliquer, que ne sont jamais associés au phénix d'autres parfums pourtant d'usage courant et/ou d'origine indienne : le *costus*, le malobathre, etc. (FAURE 1996, 240).

bûcher et indépendamment de toute idée de combustion »<sup>157</sup>. Le phénix rencontre aussi le feu régénérateur de la philosophie stoïcienne.

- À partir du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., l'Arabie, patrie autrefois lointaine de l'oiseau devenue avec Trajan une province romaine, est ici et là remplacée par l'Inde, autre pays des parfums, tandis que les Chrétiens empruntent et s'approprient le symbole du phénix.

Si la tradition de l'œuf de myrrhe se maintient, combinée ou non au nouveau nid-tombe ou nid-bûcher, tout un réseau de relations et d'associations nouvelles se tisse autour du phénix : au fil du temps, l'oiseau unique se démultiplie : créature fantastique, symbole du pouvoir dynastique et du renouvellement heureux des temps<sup>158</sup>, icône chrétienne de la résurrection ; dans aucun de ces trois cas, les parfums n'ont d'importance essentielle – ils sont même absents du deuxième où le palmier l'emporte sur l'aromate. Bien des auteurs ne les mentionnent pas, la plupart des images ne les montrent pas : le phénix ne se réduit jamais à être seulement ou même principalement l'oiseau des aromates, et le cinnamolgue dont il occupe parfois le nid de cannelle est un contraire du phénix à bien des égards (multiplicité, habitat, nourriture, etc.). Le phénix n'était pas l'oiseau grec des parfums, et il ne le devient qu'en partie à Rome.

## Bibliographie

- ALBERT J.-P. (1990), *Odeurs de sainteté : la mythologie chrétienne des aromates*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- ANDRÉ J. (1981), *L'alimentation et la cuisine à Rome*, Paris, Les Belles Lettres [1<sup>re</sup> édition 1961].
- ANDRÉ J. et FILIOZAT J. (éd. et trad.) (1986), *L'Inde vue de Rome : textes latins de l'Antiquité relatifs à l'Inde*, Paris, Les Belles Lettres.
- BALLABRIGA A., « La nourriture des dieux et le parfum des déesses : à propos d'Iliade, XIV, 170-172 », *Métis* 12, 1997, p. 119-127.
- BRENNER A. (1983), « Aromatics and Perfumes in the *Song of the Songs* », *Journal for the Study of the Old Testament*, 25, p. 75-81.
- CALLEJAS BERDONES M. T. (1986-1987), « Confrontación del *De ave Phoenixe* de Lactancio y el *Phoenix* de Claudiano », *Cuadernos de filología clásica (Estudios latinos)*, 20, p. 113-120.
- DE ROMANIS F. (1996), *Cassia, cinnamomo, ossidiana : uomini e merci tra Oceano Indiano e Mediterraneo*, Rome, L'Erma di Bretschneider.
- DEPROOST P.-A. (2004), « Les métamorphoses du phénix dans le christianisme ancien », in *L'oiseau : entre ciel et terre*, M. MAZOYER et al. (éd.), Paris, L'Harmattan, 2005, p. 113-138. Article prépublié dans *Folia Electronica Classica*, 8, 2004.
- DÉTIENNE M. (1989), *Les jardins d'Adonis. Mythologie des aromates en Grèce*, Paris, Gallimard [1<sup>re</sup> édition 1972].
- EDSMAN C. M. (1949), *Ignis divinus. Le feu comme moyen de rajeunissement et d'immortalité : contes, légendes, mythes et rites*, Lund, C. W. K Gleerup.
- FAURE P. (1996), *Parfums et aromates de l'Antiquité*, Paris, Hachette [1<sup>re</sup> édition 1987].
- GOSSEREZ L., « Le phénix coloré, d'Hérodote à Ambroise de Milan », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2007, 1, p. 94-117.
- GOULON A. (2001), « L'oiseau phénix de Lactance et ses attaches à l'œuvre apologetique », in *Phénix : mythe(s) et signe(s)*, S. FABRIZIO-COSTA (éd.), Bern, Peter Lang, p. 85-103.
- GUALANDRI I. (1974), « Un papiro milanese, Lattanzio, Claudiano e il mito della Fenice », *Rendiconti dell'Accademia dei Lincei*, 29, p. 293-311.
- HARRISON Th. P. (1960), « Bird of Paradise : *Phoenix Redivivus* », *Isis*, 51, 2, p. 173-180.

157. HUBAUX et LEROY 1939, 79.

158. Voir LECOCQ 2001a et 2008b.

- HOLLADAY C. R. (1989), *Fragments from Hellenistic Jewish authors*, vol. 2, *Poets: the epic poets Theodotus and Philo and Ezekiel the Tragedian*, Atlanta, Scholars Press.
- HUBAUX J. et LEROY M. (1939), *Le mythe du phénix dans les littératures grecque et latine*, Liège – Paris, Droz (Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres, Fasc. 82).
- JASHEMSKI W. (1967), « The caupona of Euxinus at Pompei », *Archaeology*, 20, p. 36-44 (ill.).
- KARTTUNEN K. (1984), « *Kynocephaloi* and *Kynamolgoi* in classical ethnography », *Arctos*, 18, p. 31-36.
- LALLEMAND A. (1985), « Le parfum des martyrs dans les actes des martyrs de Lyon et le Martyre de Polycarpe », *Studia Patristica*, 16, p. 186-192.
- LALLEMAND A. (1988), « Le parfum comme signe fabuleux des pays mythiques », in *Peuples et pays mythiques*, F. JOUAN et B. DEFORGE (éd.), Paris, Les Belles Lettres, p. 73-90.
- LALLEMAND A. (2002), « Le safran et le cinnamome dans les *Homélies* sur le *Cantique des Cantiques* de Grégoire de Nysse », *L'Antiquité classique*, 71, p. 121-130.
- LAURENT M., « Le phénix, les serpents et les aromates dans une miniature du XII<sup>e</sup> siècle », *L'Antiquité classique*, 4, 1935, p. 375-401.
- LECOCQ F. (2001a), « L'empereur romain et le phénix », in *Phénix: mythe(s) et signe(s)*, S. FABRIZIO-COSTA (éd.), Bern, Peter Lang, p. 27-56.
- LECOCQ F. (2001b), « Le renouveau du symbolisme du phénix au XX<sup>e</sup> siècle », in *Présence de l'Antiquité grecque et romaine au XX<sup>e</sup> siècle*, R. POIGNAULT (éd.), Tours, Centre de recherches A. Piganiol (Collection Caesarodunum XXXIV-XXXV bis), p. 25-59.
- LECOCQ F. (2008), « Les sources égyptiennes du mythe du phénix », in *L'Égypte à Rome*, F. LECOCQ (éd.), Caen (Cahiers de la MRSH 41), p. 211-266 [édition revue et corrigée de la première édition de 2005].
- LECOCQ F. (2009), « L'iconographie du phénix à Rome », in *L'image de l'animal dans l'Antiquité*, C. FÉVRIER (éd.), Caen, Presses universitaires de Caen (Schedae, fascicule n° 1).
- LECOCQ F., « Le roman indien du phénix, ou les variantes romanesques du mythe du phénix », in *Le roman antique* (colloque de Clermont-Ferrand, 2006), R. POIGNAULT (dir.), à paraître dans la collection Caesarodunum, n° XL-XLI bis (15 p. dactyl.).
- LECOCQ F., « Le phénix dans l'œuvre de Claudien : la fin d'un mythe », in *Mythe, histoire et science chez Claudien* (colloque de Saint-Étienne, 2008), Fl. GARAMBOIS-VASQUEZ (dir.), à paraître dans les Actes.
- MAYERSON Ph. (2001), « A clarification of *phoenix monoxulos* and *phoenix katharos / rhuparos* », *Bulletin of the American Society of Papyrologists*, 38 (1-4), p. 103-107.
- NIEHOFF M. R. (1996), « The Phoenix in rabbinic literature », *Harvard Theological Review*, 9, fasc. 3, p. 245-265.
- PREVOST R. (1992), « Un oiseau sacré dans le domaine indo-européen : le cygne (Inde-Grèce) », *Études indo-européennes*, 11, p. 91-112.
- REHAK P. (1990), « Livia's Dedication in the Temple of Diuus Augustus on the Palatine », *Latomus*, 49, 1, p. 117-125.
- ROBERTS L. (1978), « Origen and the Phoenix too frequent », *Classical Folia*, 32, p. 79-89.
- ROBERTS L. (1987), « Stoic tones and the Phoenix too frequent », *Abstracts of the American Philological Association*, p. 85.
- SBORDONE F. (1935), « La Fenice nel culto di Helios », *Rivista indo-greca-italica di filologia-lingua-antichità*, 19, p. 1-46.
- SCHNEIDER P. (2004), *L'Éthiopie et l'Inde. Interférences et confusions aux extrémités du monde antique (VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome n° 335).
- SICILIANO R. (1994-1995), « Origine del mito della fenice: dall' Egitto al mondo greco », *Annali della facoltà di lettere e Filosofia di Bari*, 37-38, p. 309-318.
- SMELIK K.A.D. (1979), « The Cult of the ibis in die graeco-roman period, with special attention to the data from the papyri », in *Studies in Hellenistic Religions*, M. J. VERMASEREN (éd.), Leiden (EPRO 78), p. 225-243.
- TARDIEU M. (1974), *Trois mythes gnostiques. Adam, Eros et les animaux d'Égypte dans un écrit de Nag Hammadi (II, 5)*, Paris, Études augustiniennes, chap. V, « Le bestiaire d'un gnostique d'Égypte », 4. « L'oiseau phénix », p. 232-262.

THOMAS J. (1998), « La nourriture d'immortalité en Grèce et à Rome », in *Saveurs, senteurs : le goût de la Méditerranée*, P. CARMIGNANI, J.-Y. LAURICHESSE et J. THOMAS (dir.), Presses universitaires de Perpignan, p. 13-22.

VAN DEN BROEK R. (1972), *The Myth of the Phoenix according to Classical and Early Christian Traditions*, Leiden, Brill (EPRO 24).

VOLPILHAC J. (1978), « Lucain et l'Égypte dans la scène de nécromancie de la Pharsale, VI, 413-830, à la lumière des papyri grecs magiques », *Revue des Études latines*, 56, p. 272-288.